

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

(DONNEMENTS du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA MORT DU CLOCHER



Lorsque les Allemands sont contraints de rétrograder, ils prennent soin de détruire les clochers des villages abandonnés par eux. Ils n'ignorent pas en effet, pour l'avoir constamment pratiqué, que le tir des artilleurs peut être fort utilement dirigé grâce aux repères que leur fournissent ces « points hauts ». Voici deux aspects, à quelques minutes d'intervalle, du clocher du village de L...

LA SITUATION MILITAIRE

La bataille de la Dunajec

Comme nous l'annoncions hier et comme on pouvait le prévoir depuis quelque temps, une grande bataille est engagée entre la Haute Vistule et les Karpathes, dans la région de la Dunajec (ou Dunajetz). Des forces austro-allemandes, qu'il est difficile d'évaluer, mais qui doivent comprendre un certain nombre de corps de l'armée de Pologne, ont attaqué violemment les lignes russes, depuis les confluent de la Nidda, de la Dunajec et de la Vistule, jusqu'à Neu-Sandek. Il semblerait que les Allemands aient eu un premier succès en forçant le passage de la Dunajec, au sud de Tarnov. Le Communiqué russe en convient. Des éléments ennemis, dit-il, ont réussi à passer sur la rive droite de la Dunajec, mais notre feu les a empêchés de progresser sur la rive. Cependant, il indique des combats acharnés dans la région de Toukhov (ou Tuchov), sur la Biala, affluent de droite de la Dunajec.

La ligne de la Dunajec, qui a déjà été dépassée plusieurs fois par les Russes, constituait, depuis quelque temps, une position défensive protégeant le flanc droit des armées opérant dans les Karpathes. La Dunajec est un affluent assez important de la Vistule. Sa haute vallée, qui recueille plusieurs rivières issues des Beskides, est sinueuse et tourmentée, mais elle s'élargit en plaine, où elle prend le caractère de la Vistule. La ville principale de cette région, Tarnov, de même que Tuchov, dont parle le Communiqué, se trouve sur un affluent de droite de la Dunajec, la Biala. Tarnov est le nœud des chemins de fer qui relient la Galicie occidentale et la Haute Vistule à la Hongrie et à la Silésie. Une voie ferrée remonte les Karpathes, passe à Neu-Sandek et se dirige à travers les Beskides vers Eperjess.

La bataille qui se livre dans cette région offrira donc des combats de plaine et de montagne. Pour le moment, c'est à la jonction de Tarnov que doit se livrer le principal effort.

Les Russes, avertis depuis longtemps, ont dû prendre leurs dispositions; ils sont maîtres des passages de la Vistule et des chemins de fer de Galicie. Ils peuvent donc opposer rapidement les forces nécessaires pour arrêter cette nouvelle offensive. Ils ont d'ailleurs, en arrière de la Dunajec, la ligne de la Visloka, dont la source touche au col de Ducla. Ils n'auront certes pas à reculer jusque-là. Les Allemands ont déjà chanté victoire et prétendent qu'ils ont forcé les lignes russes ! Nous sommes édifiés sur leurs bulletins de guerre; mais on voit bien l'importance de la bataille qu'ils engagent au nord des Karpathes. C'était le seul moyen d'enrayer ou de retarder l'avance des Russes vers la Hongrie. S'ils échouent, comme c'est probable, la route de Cracovie sera désormais ouverte à la grande offensive russe.

La bataille n'en continue pas moins dans les Karpathes. Toutes les attaques austro-allemandes échouent à l'est du col d'Uzok, et les progrès des Russes s'accroissent sur Uzok et à l'ouest. La bataille des Karpathes devient de plus en plus gigantesque, et on peut prévoir qu'elle aura des résultats décisifs.

Général X...

La récompense du pirate

AMSTERDAM, 5 mai. — Le kaiser a conféré au capitaine de vaisseau Von Trapp, commandant le sous-marin qui coula le cuirassé *Léon Gambetta*, la croix de fer de première et de seconde classes. L'empereur d'Autriche, de son côté, lui a décerné la croix de l'ordre de Léopold.

NOS ROMANS ILLUSTRÉS DU JEUDI

Les Naufragés de la "Dora"

Episode de la guerre navale 1914-1915

PAR

Pierre de FROMENTAL

C'est le dimanche 16 mai que paraîtra le premier fascicule de notre nouveau roman :

Les Naufragés de la "Dora"

Nous publierons le second fascicule le jeudi 20 mai. Les fascicules suivants paraîtront tous les jeudis.

Les Naufragés de la "Dora"

sont l'œuvre d'un de nos officiers de marine les plus distingués, qui a vécu plusieurs des scènes émouvantes qu'il décrit avec un rare talent littéraire. C'est un roman de glorieuse et tragique actualité.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 5 mai (277^e jour de la guerre)

15 HEURES. — Au nord d'Ypres, les Allemands ont attaqué, à la fin de la journée d'hier, le secteur gauche du front britannique;



Dans la matinée également, trois régiments accolés ont attaqué les positions récemment conquises par nous au bois d'Ailly, notamment la partie est de ce bois et le terrain découvert de la croupe au sud-ouest; cette attaque a réussi à prendre pied dans notre première ligne, mais une contre-attaque nous a permis de réoccuper presque aussitôt la moitié de la croupe. Nous nous y sommes maintenus et nous avons, à la fin de la journée, prononcé une seconde contre-attaque dont les résultats ne sont pas encore connus, pour reprendre le reste des positions où les Allemands avaient pénétré.

Au bois de Mortmare, nous avons remporté un succès caractérisé en enlevant, à l'est des positions conquises antérieurement par nous, près de la route de Flirey à Essay, deux lignes successives de tranchées allemandes. Nous les avons aussitôt reliées à nos propres lignes et nous nous y sommes consolidés; trois con-

ils ont été repoussés et, pris de flanc par l'artillerie française, ont subi des pertes sérieuses.

Sur le reste du front, rien n'a été signalé.

23 HEURES. — En Belgique, journée calme. Dans la soirée de mardi, nous avons enlevé une tranchée allemande et poussé nos lignes en avant, entre Lizerne et Hetsas, dont nous sommes maîtres. L'ennemi n'a pas contre-attaqué.

En Champagne, à l'ouest de Perthes, une tentative d'attaque allemande a complètement échoué. Il en a été de même en Argonne, au Four-de-Paris.

Des actions très vives se sont déroulées entre Meuse et Moselle. Dès 4 heures du matin, l'ennemi a fortement canonné nos positions des Eparges et de la tranchée de Calonne. Vers 10 heures, il a attaqué sur ce dernier point. Son échec a été complet; notre feu l'a arrêté en avant de notre première ligne, qui demeure intacte; les pertes allemandes sont élevées; nous avons fait des prisonniers.

tre-attaques se sont produites dans le courant de la journée; elles ont été complètement repoussées avec de grosses pertes pour l'ennemi en morts et en prisonniers.

En Alsace, sur la rive nord de la Fecht, nous avons continué à gagner du terrain. Ce matin, nous nous sommes emparés du mamelon est du Sillakerwasen (cote 830); de là, nous avons progressé, dans la direction de la rivière, vers Steinbruck (900 mètres de Metz).

Sur le front russe



Notre éminent collaborateur, le général X..., souligne l'importance de la bataille qui se livre dans la région de la Dunajec, entre la Haute-Vistule et les Karpathes. Des combats acharnés n'en continuent pas moins autour du col d'Uzok.

Distributions de prix

Il y a peu d'années, on discutait volontiers à propos des distributions de prix aux enfants des écoles. On les jugeait vaines. On appelait leur suppression comme une de ces réformes qui marquent l'avancement d'un peuple dans la voie du progrès (style connu). Les plus timides opinèrent du moins que l'on pouvait sans inconvénient placer la distribution de prix au début et non plus sottement à la clôture de l'année scolaire et que ce serait là mettre avec originalité la charrue devant les bœufs. Bref, on discutait, et les distributions de prix avaient lieu tout de même. Mais elles apparaissaient des solennités périmées. Oserai-je dire que la présence de M. le maire avec son écharpe et du distingué député de la circonscription et du sous-préfet en costume, si elle rehaussait l'éclat de ces solennités, ne rajeunissait pas suffisamment leur prestige. Et voici que la guerre, qui pouvait supprimer ces manifestations annuelles, va, au contraire, les rétablir dans leur force et dans leur vertu. Une circulaire judicieuse et opportune de M. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique, pose les principes de ce renouvellement nécessaire. Aux graves cérémonies scolaires du mois de juillet 1915, des orateurs bien choisis procéderont devant la jeunesse française à de nobles examens de la conscience nationale.

Il est entendu que ces orateurs — déjà M. Albert Sarraut les y invite — parleront de la patrie et du devoir pour chacun de servir la patrie avec dévouement, avec héroïsme. Aux jeunes gens, on prodiguera des exemples avec des leçons. Est-il expédient pour cela de faire monter sur l'estrade les blessés de la région? Question de mesure et d'espèce. Ces blessés, retour de tragiques combats, fraternisent quotidiennement au village ou dans la petite ville avec les enfants des écoles. Ils rapportent familièrement leurs travaux guerriers. Ils disent : « J'étais là, telle chose m'advint. » Et ils créent le plus utilement du monde des chansons de geste au jour le jour. On examinera la manière la plus efficace de les glorifier devant la jeunesse, et cette manière ne sera peut-être pas partout la même : je suis sûr qu'elle sera bonne partout.

L'essentiel est que, dans ces solennités oratoires, en donnant aux enfants des écoles le sentiment puissant des admirables qualités françaises, on leur donne avant tout, et après tout, l'idée la plus nette, la plus éblouissante et la plus décisive des motifs pour lesquels la France fait la guerre maintenant. M. Albert Sarraut l'indique à bon droit. Que la volonté de l'enfant s'exalte dans l'amour de la patrie! Qu'il ait l'ambition de ressembler à ses aînés! Que les enfants fassent « le serment viril de ne pas oublier l'épreuve que leur pays aura subie et l'agression qu'il aura vaincue pour défendre son honneur et sauver la liberté du monde! » Sauver la liberté du monde! Voilà le grand mot, et voilà le mot indispensable. C'est cela surtout qui importe. Les discours de distributions de prix, reproduits dans tous les journaux locaux, sont lus par les parents comme ils sont écoutés par les enfants. Ils peuvent, ils doivent avoir une notable valeur éducatrice. Ils peuvent, ils doivent diriger l'opinion publique. Serait-il donc excessif que, cette année-ci, le discours de distribution de prix fût à peu près identique partout? Il y a lieu de fixer d'une façon inébranlable la doctrine sur la guerre actuelle, sur son caractère fondamental et sur les résultats que les peuples civilisés en attendent. Ce n'est un mystère pour personne que tous, avec nous, combattent pour l'équilibre de l'Europe et pour la paix universelle, pour le droit des peuples, pour la liberté et l'égalité des individus comme pour la liberté et l'égalité des nations. On l'a dit et on l'a répété. On ne le répétera jamais assez. En ce moment s'élabore, grâce à la France et à ses alliés, le futur droit commun de l'humanité. Il faut que la jeunesse française le sache aujourd'hui. Il faut qu'elle ne soit pas exposée à l'oublier demain.

Ce n'est pas tout. La guerre se termine. La vie pacifique recommence et les peuples, lassés de tant de massacres et de ruines, ayant au cœur le dégoût de tant d'ignominies provoquées par des ambitions barbares, espèrent bien que cette vie pacifique ne sera pas troublée de longtemps. Bon! Mais les enfants auront des devoirs nouveaux. J'admire nos concitoyens qui pensent que, la paix signée, tout rentrera très simplement dans l'ordre accoutumé avec, en outre, de belles histoires d'honneur et de grandeur pour les veillées des chaumières. Il y aura peut-être quelque chose de plus. Les jeunes générations auront, même dans la paix sereine, des devoirs nouveaux que les générations précédentes n'ont que très vaguement discernés. Devoirs civiques. Devoirs sociaux. Devoirs moraux. Puissent-elles, dès maintenant, envisager ces devoirs! Puissent

les orateurs de distributions de prix enseigner aux enfants ces devoirs dans leur impérieuse ampleur! Cela encore est indispensable. Cela encore est urgent.

J. Ernest-Charles.

En attendant...

L'art d'expliquer les textes

Quand nous voyons Guillaume II traiter son « vieux Dieu allemand » avec la familiarité qu'un bon maître affecte d'employer à l'égard d'un ancien domestique de la famille, nous sommes portés à croire, nous autres pauvres Français que la manie du bon sens aveugle si souvent, que ce monarque est fou : le sacrilège est assez fréquent chez les aliénés.

Mais nous nous trompons. La vérité est que les Allemands ont voulu mobiliser Dieu comme ils ont mobilisé tout le reste : les hommes, les bêtes, la farine, le cuivre et le fer-blanc. Savez-vous comment leurs pasteurs justifient l'inique invasion de la Belgique, dont l'Allemagne avait solennellement juré de respecter la neutralité? C'est bien simple, ils citent le Deutéronome, chapitre II, versets 26 et suivants :

« ...J'envoyai du désert de Kédémouth des messagers à Sihon, roi de Hesbon, avec des paroles de paix disant : « Permetts que je passe par ton pays; je marcherai toujours par le grand chemin, sans m'aventurer ni à droite ni à gauche; tu me vendras des vivres pour de l'argent, afin que je mange; et tu me donneras de l'eau, afin que je boive; que j'y passe seulement de mes pieds... » Mais Sihon, roi de Hesbon, ne voulut pas nous laisser passer : car l'Eternel avait endurci son esprit et raidi son cœur.

Et l'Eternel me dit : « Vois, j'ai commencé de te livrer Sihon et son pays. Commence à t'emparer de son pays pour le posséder. » Sihon sortit donc avec tout son peuple. Mais l'Eternel nous le livra et nous le battîmes, lui, ses fils et tout son peuple. Dans ce même temps, nous primes toutes ses villes et nous détruisîmes toutes ses villes, et nous mîmes à mort les hommes, les femmes et les enfants : nous ne laissâmes personne de reste ! »

Voilà ce qu'on prêche aujourd'hui dans les églises protestantes d'Allemagne. Voilà ce que ne craignent pas d'enseigner publiquement des pasteurs qui n'éclairaient point — ils s'en garderaient! — l'Ancien Testament par le Nouveau; et, pour justifier leur contemporaine barbarie, il a fallu qu'ils allassent chercher des exemples qui remontent à l'aurore des temps primitifs, des exemples vieux de quatre mille ans!

Pierre Mille.

La charité des lettres

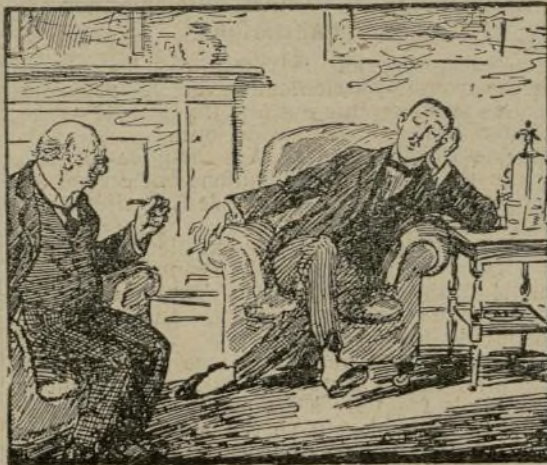
Le *Chicago Daily Tribune* rapporte le fait suivant :

« M. Robert Clark, professeur de français dans une université mixte de l'ouest des Etats-Unis, a reçu une lettre d'un de ses amis, officier de l'armée française, qui lui dit que les soldats s'ennuient dans les tranchées et sont avides de correspondance. Le professeur Clark a lu cette lettre dans sa classe, et, aussitôt, trente étudiants et étudiants ont promis d'écrire aux soldats français. Voilà une jolie et touchante pensée qui fait honneur à la jeunesse américaine. »

La journée de Gènes

L'inauguration du monument commémoratif des « Mille », à Quarto, a pris les proportions d'une grandiose manifestation nationale. Nos lecteurs trouveront aux pages 5 et 9 le récit de notre envoyé spécial sur cette journée historique.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LE JEUNE HOMME. — En somme, je pense que j'ai bien mérité de la patrie : j'ai quatre cousins et un oncle sur le front, trois neveux dans la marine, une sœur et deux tantes à la Croix-Rouge...

(Punch, Londres.)

Échos

Le blessé galant.

Dans un hôpital temporaire de Paris, on réussit peu à peu à rendre la vue à ceux de nos braves qui eurent à souffrir de cette infâme traîtrise : les vapeurs asphyxiantes. Les résultats sont très satisfaisants dans bien des cas.

Hier, le major s'approche du lit d'un « aveuglé » ; il est accompagné d'une infirmière de la Croix-Rouge, délicieuse jeune fille au dévouement inlassable, et qui porte un des plus beaux noms de France.

— Eh bien, mon ami, commencez-vous à voir un peu ?

— Ma foi, monsieur le major, oui, ça va pas mal, répond le fantassin paysan, avec un fort accent berrichon.

— Ah ! bon. Tenez, dites-moi, voyez-vous l'infirmière, là, tout près de moi ?

— Pour sûr que j'ai vu bien, assure l'homme avec une soudaine douceur dans la phrase lente, même qu'a d'vient tous les jours plus jolie.

— Assurément, depuis que l'on me fait des compliments, disait l'infirmière quelques minutes plus tard, dans la pharmacie de l'hôpital, nul ne m'a été plus agréable que celui-là.

O nuit ! O douce nuit !...

Le préfet de police a invité, il y a quelques jours, les videurs de poubelles à faire moins de tapage nocturne. Mais il reste d'autres bruits qui sont aussi affligeants. Que dire des laitiers, dont les boîtes cahotées carillonnent le réveil de rue en rue, à cinq heures moins le quart du matin ? Il faudra, après la guerre, régler et organiser le silence de Paris, silence relatif, mais que l'on peut certainement obtenir avec un peu de bonne volonté. En ceci, rien des propos d'un neurasthénique ou d'un hypernerveux. Il est, dans la capitale, un nombre considérable de citoyens qui travaillent la nuit et qui voudraient bien dormir lorsque vient l'aube.

L'hygiène et la guerre.

L'eau est un terrible ennemi du soldat. Peut-on jamais dire qu'elle ne porte pas en elle le bacille de la typhoïde ? Aussi existe-t-il sur le front, chez les Français comme chez les Anglais, de véritables laboratoires bactériologiques mobiles, grands fourgons à traction mécanique expressément aménagés pour toutes analyses et recherches. Nos alliés disposent aussi d'appareils facilitant des enquêtes d'ordre pathologique, des examens chimiques et bactériologiques des aliments et des boissons. Dans les corps sanitaires figurent des spécialistes de sérothérapie et de vaccinothérapie, dont la collaboration a été souvent très précieuse, surtout pour la lutte — très efficace — contre la méningite cérébro-spinale.

Faut-il porter des fleurs ? (suite).

Nos lecteurs continuent à répondre très contradictoirement à cette question délicate :

— Pourquoi pas ? Ne sont-elles pas le symbole vivant du printemps qui va nous amener la victoire ? Et de combien de pauvres femmes, dont le mari, le fils sont à la guerre, ne sont-elles point le gagne-pain ?... Vieux messieurs, dames et vous aussi blessés, fleurissez-vous donc. — Un Rennais.

— Je ne comprends pas qu'on puisse arborer des fleurs à la boutonnière en songeant à tant de capotes éclaboussées de sang ! Achetons des fleurs pour nos appartements, portons-les à ceux qui sont tombés héroïquement, mais attendons la victoire pour prendre un air de fête. — B. A.

— Ouf, fleurissons-nous, non que nous soyons fats et poseurs, mais pour fêter les combats journaliers qui sont autant de victoires pour nous et pour glorifier ceux qui en sont les héros. Et puis, nous ferons vivre les bouquetières. Cela ne nous empêchera pas de contribuer aux œuvres et de fleurir les tombes. — Un Vieux de 1870.

La canne de l'ancêtre.

« Croyez-moi si vous voulez, est venu tantôt nous dire un réserviste blessé, en nous tendant une énorme canne à bout de fer, mais ce que je vais vous dire est la vérité. Voyez-vous ce morceau de bois ? Il a été cueilli dans une forêt de Prusse, par mon arrière-grand-père, qui revenait de la retraite de Russie, en clopinant à cause de ses rhumatismes. Cette même canne, gardée dans la famille, a servi à un de mes grands-oncles, qui rentra de Crimée avec une jambe de moins. Mon père l'utilisa, à son tour, en rentrant de captivité, après 1870 : il avait eu un pied écrasé en Allemagne. Maintenant, je m'appuie sur cette canne vénérable, car j'ai reçu une bonne balle dans la cuisse. J'ai trois fils et j'espère que mon bâton ferré ne leur servira jamais. »

Tactique nouvelle.

Il s'imprime, à Cologne, pour être répandue dans les camps de prisonniers, une petite feuille d'information, en français — ou tout au moins en une langue prétendue telle. En l'un des derniers numéros, on pouvait lire cette phrase plutôt curieuse :

Dans la région d'Ivangorod, nos troupes luttent dos à dos avec les alliés.

Les Allemands auraient-ils créé ce journal pour donner un peu de bonne humeur à nos soldats captifs ?

Définition.

Les Zeppelins lancent aussi des bombes asphyxiantes. Les Anglais, qui aiment condenser leur pensée, ont appelé cela : la zeppelinfection.

LE VAILLEUR.

Violents combats sur tout le front russe

PÉTROGRAD, 4 mai. (Communiqué du grand état-major russe). — Pendant la journée du 3 l'ennemi s'est abstenu de toute attaque contre Libau et Mitau, qui sont occupés par nos troupes.

Quelques escarmouches près de Rossiény. Pas de modification essentielle sur la rive gauche du Niemen, au nord de la Bobr et de la Naref, ni sur la rive gauche de la Vistule jusqu'à la Pilitza.

Nous avons occupé à la suite d'un combat plusieurs villages entre la Netta et la Jegrzna, au nord du grand marais.

Les Allemands ont attaqué nos positions sur la rive droite de l'Omufer, sur un front assez large, mais notre feu les a obligés à battre en retraite précipitamment; ils ont abandonné leurs tués et leurs blessés devant nos positions.

Plus au sud de la Pilitza, l'ennemi a prononcé plusieurs attaques en se couvrant sous un feu violent d'artillerie.

Près de Lopuszno, l'infanterie ennemie, dans la journée du 2, s'est approchée à 200 pas de nos tranchées, mais, dans la nuit suivante, notre contre-attaque l'a délogée, en lui infligeant de fortes pertes, des retranchements qu'elle avait construits et que nous avons rendus inutilisables.

Sur plusieurs points, l'ennemi a tenté de passer la Nida, mais par des contre-attaques, nous l'avons forcé à évacuer complètement la rive gauche de ce cours d'eau.

Sur la Vistule, près de Krasnef, l'ennemi, qui s'est concentré près de nos positions, se retranchait opiniâtement; dans la nuit du 3, nous avons anéanti ces éléments par des charges à la baïonnette; nous avons fait 400 prisonniers, dont 9 officiers.

En Galicie occidentale, de la Vistule jusqu'aux Karpathes, au cours des journées des 2 et 3 mai, des combats ont eu lieu. Des éléments ennemis ont réussi à passer la rive droite de la Dounaïetz, mais notre feu les a empêchés de progresser sur la rive. Les combats ont revêtu un caractère d'acharnement tout particulier dans la région de Toukhof et de Bietch, où l'artillerie ennemie a développé un feu intense.

Au cours de plusieurs contre-attaques, nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers et nous avons pu nous convaincre de la présence d'éléments de troupes allemandes faisant pour la première fois leur apparition sur notre front des Karpathes.

Dans la direction de Strij, dans la région de Godelovtzo, un combat acharné a été livré; une hauteur a été prise et reprise trois fois, et en dernier lieu, dans la matinée du 3 mai, nous nous en sommes définitivement emparés et avons fait de nouveau, au cours de la journée, environ 1.200 prisonniers avec 5 officiers. Nous avons enlevé trois mitrailleuses.

À la source de la rivière Svitz, une tentative ennemie pour envelopper notre flanc a échoué complètement, et là encore, nous avons fait replier l'ennemi dans un grand désordre et lui avons fait des prisonniers.

PÉTROGRAD, 4 mai. — La flotte de la mer Noire a bombardé les fortifications du flanc droit de la position de Tchataldja et le fort du littoral Karabournou.

L'aviation de bombardement

(Officiel)

Les communiqués ont à plusieurs reprises signalé les succès de nos escadrilles de bombardement. L'aviateur constate parfois lui-même, par le bruit des explosions ou la fumée des incendies, le résultat de son entreprise, mais c'est là une observation nécessairement fugitive et incomplète.

Il a été possible, grâce à des renseignements donnés par des prisonniers, de mieux connaître l'étendue de quelques-unes des destructions opérées. Le tableau ainsi établi confirme l'importance des bombardements exécutés et démontre que nos aviateurs savent faire preuve d'autant de précision dans le jet des bombes que de hardiesse dans le vol.

22 mars. — Bombardement de la gare de Briey et de l'embranchement Conilans-Briey-Metz. Des dépôts d'approvisionnement sont détruits. La voie est coupée.

15 avril. — Bombardement de la gare de Saint-Quentin. Le dépôt central de munitions dans les hangars de petite vitesse et une rame de 150 wagons (dont plusieurs contenant du benzol) brûlent complètement. L'incendie dure du 15 avril (16 heures) jusqu'au lendemain (6 heures). Toute la nuit l'on entend les explosions des projectiles; 24 soldats sont tués.

28 avril. — Bombardement de Friedrichshafen. Les hangars sont endommagés. Un Zeppelin est détérioré.

Bombardement de la région Leopoldshöhe-Lorrach; à la gare de Haltingen, la remise des machines est complètement détruite; deux locomotives de trains rapides ont été mises hors d'usage. Tout le matériel des gardes de voies ferrées, armes et munitions, a été anéanti.

A Lorrach, 42 pionniers de landsturm ont été tués ou blessés; deux avions ont été rendus inutilisables.

A Leopoldshöhe, le poste d'alignement a été atteint. La circulation des trains a été interrompue entre Leopoldshöhe et Haltingen.

EXCELSIOR

Jeudi 6 mai 1915

• DERNIÈRE HEURE •

La situation en Italie

Un Conseil des ministres

ROME, 5 mai. (De notre correspondant particulier). — Un nouveau conseil des ministres s'est réuni cet après-midi, au cours duquel MM. Salandra et Sonnino ont mis au courant les ministres de la situation actuelle.

Aucun communiqué n'a été fait à la presse sur ce conseil, qui est le troisième en l'espace de quatre jours.

Toute la presse exalte la cérémonie de Quarto et donne à la dépêche du roi au maire de Gènes l'interprétation la plus ample dans le sens de l'intervention.

Les pourparlers diplomatiques

ROME, 5 mai. (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Pendant qu'à Gènes se déroulait la grandiose manifestation patriotique de l'inauguration du monument des Mille, à Rome ont lieu les dernières démarches diplomatiques qui préludent à des événements imminents.

Le prince de Bülow et le baron de Macchio ont travaillé ensemble cette nuit. Leurs secrétaires sont partis hier pour Berlin et Vienne. On ne permet pas de parler plus clairement, mais on sait que l'Italie a envoyé des renforts considérables en Tripolitaine, où une sérieuse révolte s'est produite, fomentée par les Turcs et les Allemands qui commandent les rebelles et leur fournissent des armes et des munitions.

Les menées allemandes en Tripolitaine

A ce propos, voici les détails qu'on donne officiellement :

Dans la dernière action de la colonne Miani, parmi les prisonniers, on a trouvé des officiers allemands et turcs. Cette découverte impressionne vivement l'opinion italienne et ne contribuera pas peu à aggraver la situation, car cette propagande, dont on se rend bien compte en Italie, n'est point de date récente. Déjà les tribus du Fezzan avaient obligé cette même colonne Miani à reculer devant elles. Ces tribus étaient guidées par des officiers allemands qui, de plus, avaient porté à la révolte des tirailleurs indigènes récemment incorporés dans les troupes libyques. A 20 kilomètres de la côte, dans le golfe de Syrte, on a encore découvert un camp de 2.000 Bédouins commandés par un major allemand.

Dans l'intérieur, c'est la même activité, et des Arabes qui viennent à Tripoli se trouvent souvent en possession de monnaie allemande.

En même temps que le prince de Bülow entamait ses négociations à Rome, les agents du kaiser redoublaient d'activité pour pousser les rebelles contre les troupes italiennes.

Quelques personnalités pensent que ces preuves sont suffisantes pour constituer un *casus belli*.

Le prince de Bülow est prévoyant

Le prince de Bülow a convoqué, hier, les membres de la colonie allemande et leur a dit qu'ils pourraient rentrer en Allemagne par son train spécial. « En tout cas, aurait-il ajouté, une décision interviendra avant peu de jours ».

Les Italiens aussi

D'autre part, on mande de Luxembourg que de nombreux ouvriers italiens partent pour la péninsule, sur les conseils du ministre d'Italie, qui allègue que le pain se fait rare au Luxembourg.

Mouvements de troupes autrichiennes vers l'Adriatique.

On télégraphie enfin de Vérone que les mouvements de troupes autrichiennes vers les provinces du sud de la monarchie ont pris une grande extension interviendra avant peu de jours.

Dans le Frioul oriental et le long de toute la frontière italienne, les Autrichiens ont creusé des tranchées protégées par des fils de fer reliés à une puissante usine électrique.

Des transports de troupes ont lieu également vers la Dalmatie. Par contre, le Trentin paraît dégarni de troupes, mais le fait s'explique par les ouvrages défensifs formidables qui ont été préparés depuis le début de la guerre pour ne nécessiter qu'un contingent restreint contre une invasion.

En outre, le gouvernement italien a interdit le passage de la frontière à des sujets autrichiens de nationalité italienne qui se rendaient du Trentin en Italie dans le but de se procurer des provisions pour l'armée autrichienne.

Cette mesure a été très bien accueillie dans le Trentin, où la population se montre indignée de la conduite de ces pseudo-Italiens, fournissant des approvisionnements à l'armée autrichienne, tandis que la population entière se trouve presque réduite à la famine.

Débarquement héroïque

Les troupes alliées dans les Dardanelles

LE CAIRE, 5 mai. — Les informations reçues ici sur l'action des alliés aux Dardanelles confirment la façon splendide dont le débarquement et la marche en avant se sont effectués.

A Sari-Baiz, les hommes sautèrent des chaloupes et se dirigèrent vers la terre avec de l'eau jusqu'au cou.

Ils n'avaient pas plutôt touché la terre qu'ils s'élançaient en avant, enlevant successivement trois hauteurs dans une seule charge à la baïonnette, parcourant ainsi plus de 3 milles à la course.

Un de ces hommes raconte :

« Rien ne pouvait nous arrêter : nous allions de l'avant, nos énormes gaillards enlevant les Turcs à la pointe de la baïonnette, qu'ils lançaient ensuite par-dessus leur tête. Les Turcs couraient devant nous en criant, en hurlant d'effroi. »

Après cette première poussée en avant, d'autres troupes arrivèrent aidant celles qui avaient livré l'assaut à consolider les positions acquises.

Le feu de l'ennemi, durant ce premier engagement, était terrible. Les shrapnells, les mitrailleuses, les fusils faisaient rage, mais nos hommes ne bronchèrent à aucun moment.

Le grand nombre de blessures reçues sont très légères, et les blessés seront à nouveau sur la ligne de combat après quelques semaines de repos.

Les blessés disent que les secours donnés par la Croix-Rouge sont simplement admirables. Les ambulanciers ont enlevé les blessés sous un feu terrible, sans montrer la moindre émotion; la chose est d'autant plus digne d'éloge que les Turcs semblaient avoir pris les ambulances comme point de mire, fauchant les ambulanciers sans merci. Nombreux sont ceux qui tombèrent en accomplissant leur devoir.

Il a été prouvé que les Turcs emploient des balles dum-dum.

Les pertes turques doivent avoir été énormes, nos troupes en ayant fait un grand massacre, rien que dans la charge à la baïonnette. (Havas.)

Pertes énormes de l'armée turque

ATHÈNES, 5 mai. — Les nouvelles de Mitylène disent que les prisonniers turcs arrivés à Ténédos avouent les pertes énormes subies par l'armée turque à la suite de l'action combinée des feux des cuirassés alliés et des mitrailleuses du corps expéditionnaire.

D'après les renseignements de bonne source, les alliés ont occupé hier de nombreux points stratégiques. Le corps expéditionnaire reçoit constamment des renforts. (Havas.)

Mort d'un général allemand

AMSTERDAM, 5 mai. — Le *Berliner Tageblatt* annonce la mort du général Hugo von Seidewitz, tué sur le champ de bataille.

Le navire cosmopolite

MARSEILLE, 5 mai. — L'autorité maritime a procédé à la saisie de la cargaison et au désarmement du navire *Magrab*, du port d'Alexandrie.

Le capitaine et l'équipage de ce vapeur étaient grecs, et les propriétaires étaient quatre Allemands. Le vapeur naviguait sous le pavillon belge.

Les Etats-Unis mécontents

WASHINGTON, 5 mai. — Le président Wilson paraît siéger chargé personnellement de l'affaire du torpillage du *Gulflight*. Le président s'abstient de le commenter; il indique seulement son intention de traiter dans une seule communication la destruction du *Gulflight*, la mort de l'Américain Thrasher lors du torpillage du *Falaba*, et les attaques diverses de vaisseaux américains depuis la déclaration de la zone de guerre allemande.

L'action anglaise dans les Flandres

LONDRES, 4 mai (Communiqué du feld-maréchal French). — La perte de terrain résultant de l'emploi des gaz asphyxiants par les Allemands, la semaine dernière, nous a obligés à remanier notre ligne devant Ypres.

Ce remaniement, commencé ces jours derniers, a été complété hier soir avec succès.

Durant les dernières vingt-quatre heures, la situation a été normale sur tout le front, sauf une faible attaque allemande qui s'est produite hier soir, au nord-est d'Ypres, et qui a été facilement repoussée.

La journée de Gênes

ROME, 5 mai. — Le roi a adressé au maire de Gênes la dépêche suivante :

Si les préoccupations gouvernementales, changeant mon désir en regret, m'empêchent de prendre part à la cérémonie qu'on célèbre à Gênes, ma pensée ne s'éloigne cependant pas aujourd'hui du rocher de Quarto. J'envoie mon salut ému à cette rive célèbre de la mer de Ligurie où est né celui qui préconisa le premier l'unité de la patrie et d'où partit le capitaine des Mille avec une hardiesse immortelle vers un sort immortel. Et avec la même ferveur, la même chaleur de sentiments qui guida mon grand aïeul, je tire de la concorde qui préside à la consécration de la mémoire des Mille la confiance dans l'avenir glorieux de l'Italie.

VICTOR-EMMANUEL.

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Gênes, 5 mai.

La fête de la commémoration des « Mille » a pris les proportions d'une manifestation nationale. A voir le déchaînement de patriotisme et d'enthousiasme guerrier qui s'est donné libre cours, j'ai eu l'impression que Gênes était aujourd'hui le cœur palpitant et vibrant de l'Italie. Bien que le roi et le gouvernement aient été retenus à Rome par la raison d'Etat, nul ne doute que leur âme ne soit ici ; et l'on commente avec allégresse la dépêche que Victor-Emmanuel vient d'adresser au maire de Gênes. La voici dans toute son émouvante simplicité :

Si les préoccupations gouvernementales, changeant mon désir en regret, m'empêchent de prendre part à la cérémonie qu'on célèbre à Gênes, ma pensée ne s'éloigne cependant pas aujourd'hui du rocher de Quarto. J'envoie mon salut ému à cette rive célèbre de la mer de Ligurie où est né celui qui préconisa le premier l'unité de la patrie et d'où partit le capitaine des Mille avec une hardiesse immortelle vers un sort immortel. Et avec la même ferveur, la même chaleur de sentiments qui guida mon grand aïeul, je tire, de la concorde qui préside à la consécration de la mémoire des Mille, la confiance dans l'avenir glorieux de l'Italie.

VICTOR-EMMANUEL.

Hier soir, quand notre train a fait une courte halte à Turin, il a été pris d'assaut par une foule avide de voir et d'entendre. A notre arrivée à Gênes, à 9 h. 40, la réception a l'allure d'une apothéose. Le poète d'Annunzio, qui est chargé de prononcer le discours inaugural, descend accompagné de M. Rivet, sénateur de l'Isère, président de la Ligue franco-italienne ; la municipalité, la famille Garibaldi, de nombreux députés le saluent. Au dehors, sous un ciel scintillant d'étoiles, à travers les rues pavées, emplies d'une foule énorme, une ovation grandiose s'élève. On manifeste pour la France sous les fenêtres de Garibaldi. M. Rivet, dans une éloquente harangue, affirme l'union des deux nations pour la liberté. Le colonel Peppino doit paraître au balcon de son hôtel ; on l'acclame aux cris de : « Vive l'Argonne ! » Ricciotti, son père, prononce une allocution ; et l'on acclame encore.

Devant le consulat d'Autriche, des groupes compacts crient : « Vive Garibaldi ! Vive la guerre ! A bas l'Allemagne ! Vive la France ! » sont refoulés par la police.

Après cette soirée inoubliable, Gênes s'est éveillée ce matin dans le bruit des fanfares, le vacarme des automobiles et le brouhaha de tout un peuple se rendant au rocher de Quarto où se dresse le monument commémoratif des « Mille ». Le temps est à demi couvert, la mer est calme. Des drapeaux flottent



COLONEL
PEPPINO GARIBALDI

partout dans la ville et sur le port. Des centaines d'embarcations, arborant des pavillons aux couleurs éclatantes, sillonnent le golfe qui étincelle au soleil maintenant délivré des nuages. Les navires ont hissé leur pavois.

Un arc de triomphe orne le pont Sturba, à l'entrée de la commune de Quarto. Dans les rues du 5-Mai, de la Reine-Marguerite et de Victor-Emmanuel, on a dressé une double rangée de mâts portant des drapeaux nationaux et les écussons des villes italiennes ; la même décoration égale la place Umberto où est la maison communale. Sur l'esplanade où se dresse le monument, se trouve la tribune des autorités ; au nord sont une grande tribune, capable de contenir 4.000 invités, et deux autres petites tribunes dans la grande, se trouve

l'estrade pour les chœurs chargés d'exécuter l'hymne à Garibaldi.

Tel est le cadre de la manifestation qui va se dérouler. Le cortège, qui s'avance au milieu des ovations, comprend, avec le poète national, les membres de la famille Garibaldi, de nombreux parlementaires, parmi lesquels le sénateur français Gustave Rivet et le député belge George Lorand, des amis personnels, un groupe de journalistes dont plusieurs de nos confrères français ; les autorités locales, les maires de plusieurs communes liguriennes, le prince Colonna, maire de Rome ; les Garibaldiens en chemise rouge, et un grand nombre d'officiers : défilé triomphal que saluent les cris enthousiastes de : « Vive l'Italie ! Vive la guerre ! Vive la guerre ! »

Au pied du monument

Nous voici au pied du monument que nos lecteurs connaissent et qui glorifie magnifiquement l'héroïque épopée des « Mille ». Devant l'œuvre voilée, le maire de Gênes prend le premier la parole :

Ce monument, a-t-il dit, est la glorification d'un idéal qui a eu ses serviteurs, ses martyrs et ses héros, qui inspira toujours l'esprit italien, qui enflamma la parole de Giuseppe Mazzini et qui illumine d'un dernier rayon le regard du soldat obscur qui tombe sur le champ de bataille.

Après avoir exalté la signification du monument, l'orateur ajoute :

De Rome éternelle arrive palpitante la pensée du Roi absent pour de graves raisons d'Etat. Nous ressentons l'influence de l'esprit des grands qui ont combattu, qui ont souffert.

Et il conclut en répétant le mot de Garibaldi : « Italie et Victor-Emmanuel ! »

Après ce discours fréquemment applaudi, le général Massonne donne l'ordre de découvrir le monument.

Le voile tombe alors et le monument apparaît dans sa beauté. Les musiques jouent des hymne et le canon tire des salves.

Le poème inaugural

Le poète national s'avance ensuite et lit un long discours lyrique, strophique, interrompu trois quarts d'heure durant par les acclamations :

Pourquoi êtes-vous rassemblés aujourd'hui sur cette rive qui nous est aussi mystérieuse que celle qui commence une autre vie, la vie d'au-delà, la vie du plus loïn ?

Pourquoi sommes-nous ici réunis comme pour faire pénitence, comme pour célébrer un sacrifice, comme pour obtenir avec la prière une réponse ou un ordre ?

Chacun de nous se sait dans son cœur dévoué. Mais il faut que cela soit dit sous ce ciel, afin que tous, de la Majesté du roi jusqu'au rude ouvrier, nous nous sentions trembler d'amour comme une seule âme.

Aujourd'hui sur la patrie est un jour de pourpre ; et c'est un retour pour un nouveau départ, ô nation d'Italie !

Idéalisant l'œuvre de l'artiste, le poète ajoute :

Ah ! si jamais les pierres ont erré dans les rêves des prophètes, aujourd'hui ce bronze crie et ordonne. Si jamais une œuvre de métal fut dédiée à la grandeur des héros, œuvre que nos anciens appellèrent *conflatile*, c'est-à-dire faite de flamme et de souffle, celle-ci est bien l'œuvre suprême, faite toute de flamme et de souffle, de foi enflammée et de souffle incessant, d'ardeur et d'effort créateur.

Elle est encore chaude. Elle garde encore la fureur de la fournaise. Le dieu du feu l'habite. Si la lumière du jour ne la voilait pas, peut-être la verriez-vous flamboyer.

Je crois que cette nuit elle apparaîtra toute rouge sur le frémissement de la mer, faite elle aussi, comme cette nouvelle concorde qui nous unit, d'une fusion qui ne peut se refroidir.

Et les autres héros qui sont revenus par la mer Tyrrhénienne des tombeaux de la Sicile où le blé monte en épis et est déjà plein de grain, nous diront :

« Dieu soit loué ! Les Italiens ont rallumé le feu sur l'autel d'Italie. »

L'évocation du souvenir de Garibaldi l'Ancêtre est saluée par des ovations sans fin.

Un de ses fils, une créature de sa chair, que ses bras ont tenue, vit parmi nous, parle, agit, attend de combattre encore. Et son sang plus rapide ne revêt-il pas dans la jeunesse de ses neveux, qui ne savent pas vivre sans gloire, mais bien souvent mourir.

Suite page 9.

La Guerre anecdote

Le roi Pierre de Serbie dans la tranchée

Du Petit Journal :

Pierre arriva au grand quartier général. Il déjeuna. Il disait :

— Quand j'ai quitté ma villa, j'avais deux cannes et deux domestiques, à Nisch je n'avais plus que deux cannes, je sens que tout à l'heure une seule me soutiendra.

Ce fut la fin du déjeuner. Le roi se leva, aidé de sa canne et dit de son ton de commandement :

— Je vais aux tranchées.

Les généraux s'écrièrent :

— Majesté !

Pierre répondit :

— Je me mêle de ce qui me regarde.

— Voyons, papa, tu ne peux pas faire cela !

Le prince Georges, son premier fils, le preraît par le bras.

Le roi jeta sa canne.

— Ce bras-là, en effet, me suffit.

— Papa, cria le prince, tu n'es pas raisonnable, tu es fou, mais moi non plus, je ne suis pas raisonnable, et je l'aime comme ça : allons-y.

Ils arrivèrent aux tranchées...

Ils gaspillent les pommes de terre !

Du Vorwärts :

On est venu hier enlever de la cave de l'église Saint-André (Berlin) un approvisionnement de pommes de terre. Le nombre en était si abondant que quatre ouvriers furent occupés à ce travail. Ces pommes de terre étaient pourries. On pouvait se rendre compte de l'état avancé de corruption à l'odeur qu'elles répandaient. Elles ne pouvaient plus être employées à la nourriture des bestiaux.

Les passants qui assistaient à cette opération étaient fort surpris et s'étonnaient qu'en un temps où les pommes de terre sont rares et chères la ville de Berlin prit si peu de soin de ses approvisionnements.

L'arrivée de la cousine

Qui chantera jamais l'ingéniosité des amours conjugales ! Mille et une ruses sont inventées pour rapprocher des époux que la guerre sépare.

Des femmes se déguisent en paysannes d'opéra-comique ou se placent comme demoiselles de boutique chez les bonnetiers ou les marchands de nouveautés de la ville voisine du secteur auquel appartient leur mari.

Le plus difficile est de dépister la sagacité du gendarme qui veille à la gare d'arrivée et ne craint pas de poser des questions indiscrètes.

Une dame qui venait des environs d'Agen fut bien étonnée en débarquant dans une bourgade du Pas-de-Calais de se voir saluer à sa descente de wagon par une bande de parents des deux sexes qu'elle ne connaissait pas.

— Bonjour, ma cousine ! bonjour, ma nièce ! bonjour, ma tante !

On l'embrassait sur les deux joues, et les marmots se suspendaient à ses jupes.

C'était le mari qui avait préparé cette petite scène avec la complicité de bons habitants de la localité. Le gendarme n'hésita pas à prendre la jeune femme, malgré son accent méridional, pour une enfant du pays qui revenait voir son lieu de naissance.

Leur probité

De l'Information :

Dans un faubourg neuf de la capitale belge, existe l'usine très importante d'une grande, très grande savonnerie anglaise, qui doit être aujourd'hui placée sous séquestre.

Dès l'arrivée des troupes du kaiser à Bruxelles, le travail y fut suspendu pour l'excellente raison que tout y avait été réquisitionné. Ils forcèrent, par la suite, le directeur à remettre son usine en marche, et, dans ce but, lui donnèrent un sauf-conduit pour aller à Anvers et en Hollande s'approvisionner d'huile de palme. Il fut contraint de déposer caution et de partir dans une de leurs autos.

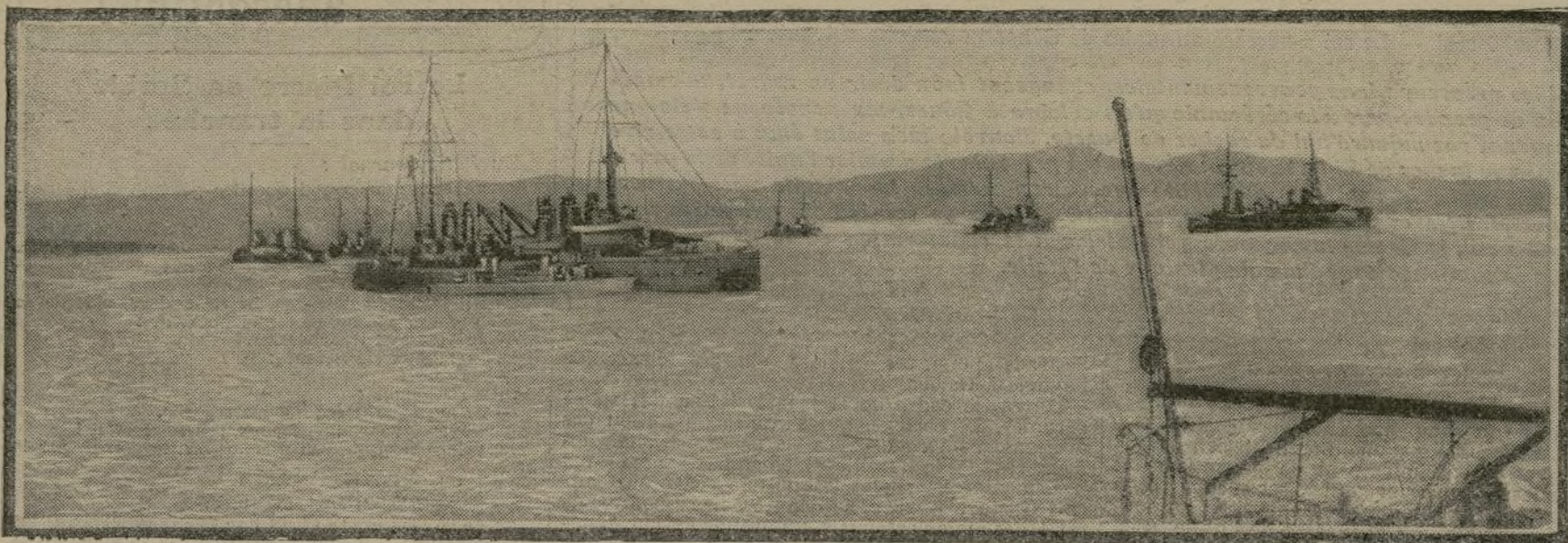
A peine fut-il rentré qu'un nouveau gouverneur allemand — on en changeait à chaque instant — fit saisir l'huile que le brave homme avait payée à beaux deniers comptants, lui donnant en échange un chiffon de papier. C'est déjà joli, mais le comble de l'audace fut de l'obliger, peu après, à en racheter d'autre à un cours très élevé et contre espèces sonnantes.

Beaucoup de brasseurs du Nord et de la Belgique furent, du reste, l'objet d'un même traitement.

Le rein est le filtre de
l'organisme

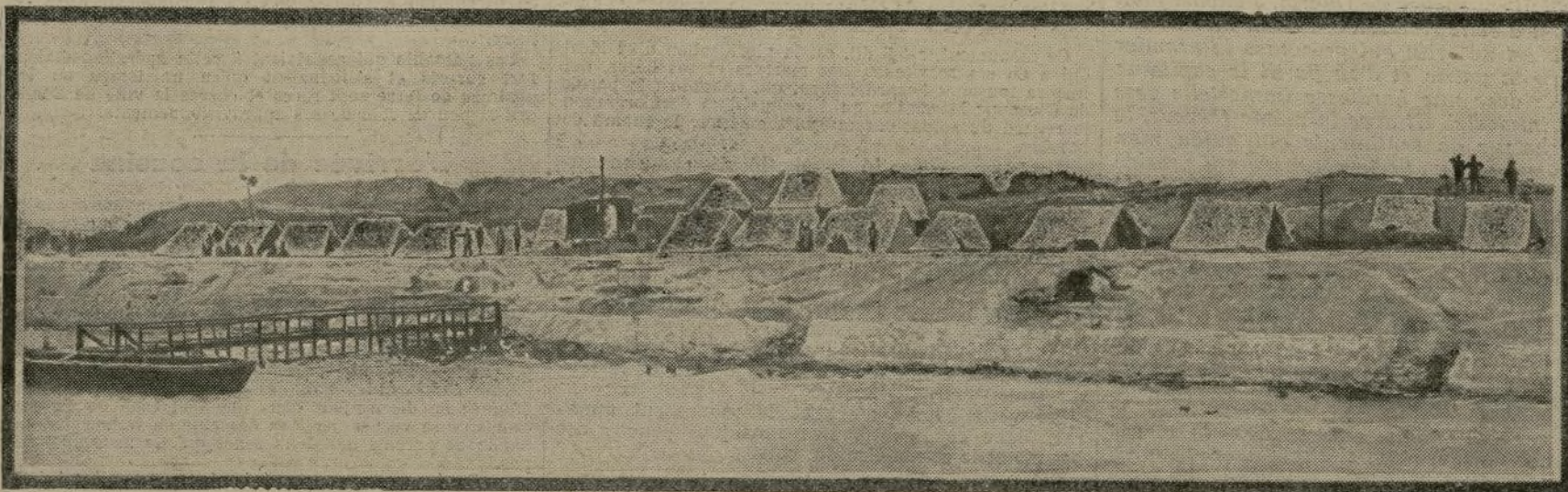
Vittel Grande Source
fait fonctionner le rein

Ravitaillement de torpilleurs



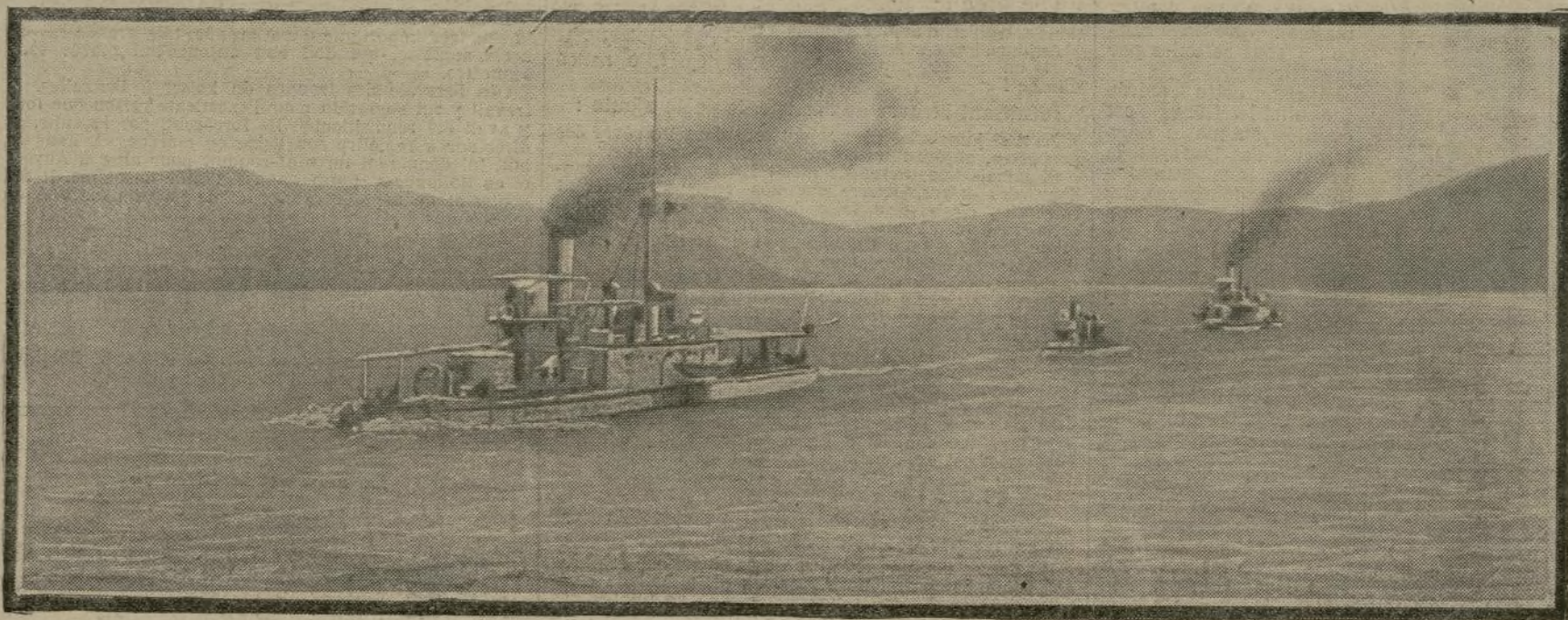
L'armée navale française en Méditerranée assure, d'une façon régulière, le ravitaillement de nos torpilleurs en pleine mer. Le ravitaillement des cuirassés est, d'autre part, opéré par le moyen de « cargos ».

Fortins anglais sur le canal de Suez



Nos alliés anglais, prévoyant la vaine incursion turque vers l'Egypte, avaient dès longtemps préparé une ligne de fortins sur le canal de Suez. Renforcés depuis le début des hostilités, ces moyens de défense ont été des plus efficaces et l'effort de l'ennemi est venu maintes fois s'y briser.

Les monitors du Danube



Ces petits navires, véritables joujoux, font un service régulier sur les eaux danubiennes. A plusieurs reprises, après avoir coopéré au bombardement de Belgrade, ils ont porté leur effort, sans réussir jamais, contre divers points de la frontière serbo-autrichienne.

PRÈS DES EPARGES



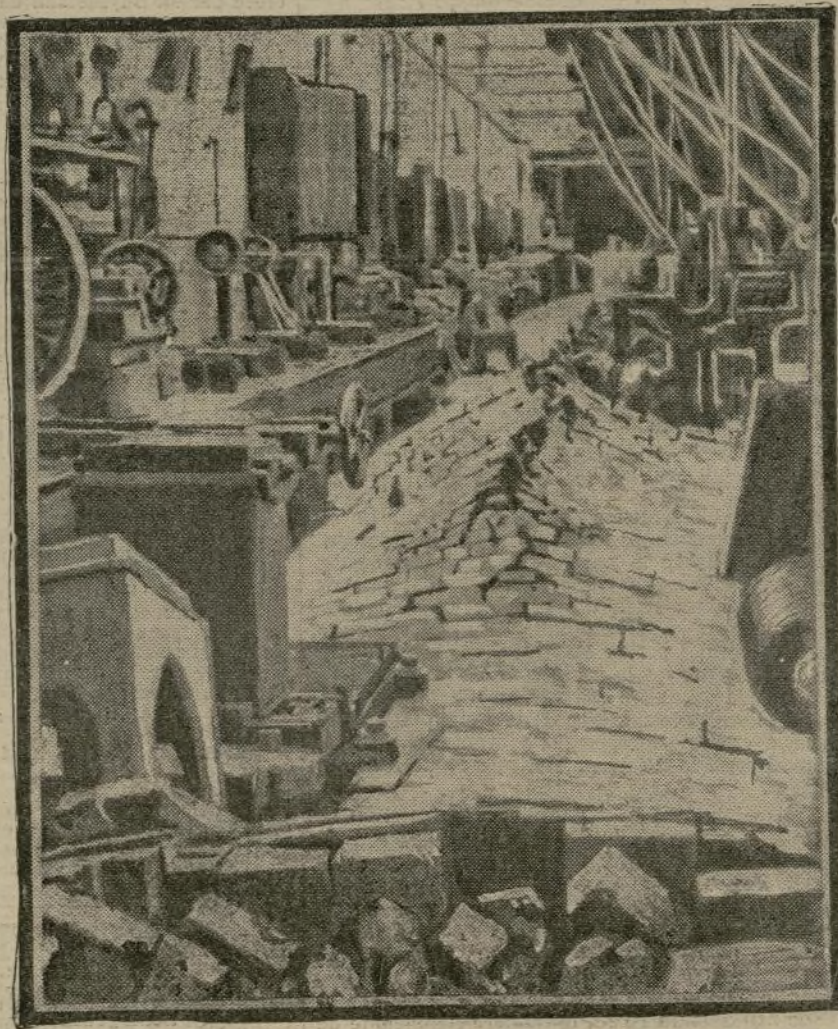
Le général Joffre et le général Herr, à sa gauche, parcourent le front dans la région des Eparges et assistent au défilé des vaillantes troupes qui collaborèrent à la reprise de cet important point stratégique.

M. Georges Bureau à Marseille



M. Georges Bureau (X), sous-secrétaire d'Etat à la Marine marchande, arrive à Marseille, où il va conférer avec les armateurs et diverses délégations.

Le parquet "soufflé"



Un obus, pénétrant par la partie inférieure d'un mur, s'est logé dans les maçonneries sur cave et, en explosant, a « soufflé » de cette façon ce rez-de-chaussée d'usine.

Echos de Belgique

La Belgique en France

LES BELGES DE L'EST

En Lorraine.

Du train qui me conduit à Nancy je découvre pour la première fois la Lorraine. Jadis, allant de Bruxelles à Bâle, j'ai bien traversé le pays annexé, mais une sorte d'oppression m'y étouffait, qui me donnait comme l'avant-goût de nos malheurs, et qui m'empêchait d'admirer. Aujourd'hui, je m'étonne de voir cette province lorraine ressembler si fort à ma patrie luxembourgeoise. Leurs visages, vraiment, sont presque pareils, si harmonieux et si sévères, si émouvants parce que, sous leur masque grave et parfois un peu triste, ils semblent maîtriser des élans profonds. Il y a là-bas pourtant une gaieté et une chanson qui manquent ici. Mais qui sait si l'on perçoit encore chez nous cette chanson et cette gaieté ? Les Allemands sont là. Comme cette terre, ma terre natale porte au flanc une blessure. Le poids de l'envahisseur pèse sur elle, elle ne respire plus. Elle est tout entière occupée. Celle-ci du moins est libre dans sa plus grande part et retentit du bruit d'héroïques combats. Très loin, vers l'ancienne frontière, le canon gronde et les soldats qui campent près des gares l'écourent avec un air impatient et narquois. Ce sont de solides gaillards, dûment poilus et fiers d'allure. Les guérites qui les abritent sont ornées de branches fleuries et de drapeaux. Et quelle n'est pas ma joie de voir flotter, au sommet de la cahute de paille où campent des territoriaux, une jolie oriflamme belge, couleur de deuil, de sang et de gloire ! Je la salue au passage avec joie et je me rappelle ce qu'on m'a dit de l'amitié des Nancéens pour les Belges. Je vais bientôt moi-même connaître cette amitié.

La Belgique à Nancy.

Il y a beaucoup de Belges à Nancy. Mais ce n'est pas depuis la guerre, comme dans les autres villes de France, qu'ils y sont venus. Industriels, commerçants, ouvriers, ils s'y sont établis depuis de longues années. Les plus jeunes sont partis au début de la mobilisation ; ceux qui restent sont des hommes mûrs, très calmes et très dignes, qui n'ont d'autre pensée que celle d'honorer et de servir leur pays. Ils se rassemblent souvent dans cette pensée.

Pour réunir leurs efforts, ils n'ont pas dû créer d'œuvre nouvelle ou de comité nouveau. Ils avaient une vieille société très prospère. Les Belges ne peuvent se retrouver à l'étranger sans former aussitôt une société. Ils ont des sociétés de jeu de quilles à Londres et des sociétés de fumeurs de pipe à New-York. Ceux de Nancy avaient fondé, il y a longtemps, une société de bienfaisance. Destinée à aider leurs compatriotes misérables, elle les avait groupés par un lien plus intime que les distractions ou le plaisir : la charité ; elle devait devenir le centre, depuis la guerre, d'une activité plus large.

Il n'est pas venu de réfugiés belges à Nancy. Ville d'avant-garde, exposée aux premiers chocs, elle ne pouvait se faire trop hospitalière. Les Belges de l'Est allaient-ils se croiser les bras, rester inactifs, n'ayant guère de misères proches à soulager ? Ils ne crurent pas pouvoir le faire. Ils avaient une dette à payer à leur pays et à la France. Ils se consacrèrent à chercher des ressources pour des œuvres belges et des œuvres françaises. Ils le firent sans réclame personnelle et sans tapage. Mais ils donnèrent plusieurs fois à l'admirable population lorraine — qui ne demandait que cela — l'occasion d'applaudir et d'acclamer la Belgique.

En organisant des concerts-conférences pour les réfugiés belges, pour les prisonniers belges, en conviant à ces fêtes mêlées de la parole et de la musique des orateurs comme l'éloquent abbé Barret, dont la voix si souvent a retenti dans nos cathédrales wallonnes, comme M. Melot, le sympathique député de Namur, comme le général Cherfils qui, hier, célébrait à leur tribune la grandeur et la morale de cette guerre, ils ont fait mieux connaître à leurs amis français l'héroïsme, la gloire et le martyre de la Belgique ; ils ont été, dans la capitale lorraine, si vibrante et si généreuse, un foyer ardent de patriotisme et de souriant dévouement.

Tout cela, ils ne me l'ont pas dit eux-mêmes. Je ne le tiens ni de M. Sépulture, notre dévoué consul en Lorraine, ni de M. Docquier, l'actif et modeste président de la Société belge de bienfaisance. Ce sont des Nancéens qui me l'ont raconté en me guidant à travers cette ville élégante et alerte où l'on sentait passer un souffle d'héroïsme avec le printemps.

Quelle grâce dans quelle ordonnance ! Quelle mesure dans la beauté ! A Nancy je retrouve fondue la gravité de nos ciels du Nord, la lumière changeante de nos vallées avec l'harmonie simple et immuable du génie français. Entre les grilles d'or de la place Stanislas l'âme de la France apparaît, non pas prisonnière, mais protégée par une force délicate contre les atteintes du barbare. Quel est le pangermaniste qui, l'autre jour,

parlait pesamment de la suzeraineté à travers les siècles de l'Allemagne sur la Lorraine ?

Au-dessus des architectures parfaites passe presque chaque jour la menace lourdement ailée des taubes noirs. Chaque fois ils doivent fuir devant le vol léger et sûr des oiseaux français. Parfois, ils jettent quelques bombes qui assassinent des enfants. On les déteste mais on les méprise sans les craindre. Nancy est une ville brave.

Et c'est pourquoi elle a si bien compris les Belges, pourquoi elle ne manque pas une occasion de leur dire son amitié, pourquoi aussi — alors que dans les villes qui ne sont pas exposées on les célèbre avec une grave tristesse — elle met sa coquetterie, après leur avoir exprimé sa pitié et son respect, à jouer en leur honneur de claires et encourageantes musiques.

Pierre Nothomb.

Les soldats belges dans les camps néerlandais

Il serait vraiment injuste de ne pas reconnaître la réelle sympathie du peuple hollandais pour l'héroïque Belgique, sympathie qui s'affirme chaque jour par une fraternelle sollicitude envers les innombrables réfugiés hospitalisés sur les divers points de son territoire, et pour les 15 ou 20.000 soldats du roi Albert qui préfèrent franchir la frontière plutôt que de tomber aux mains des barbares teutons.

Excelsior eut, d'ailleurs, déjà l'occasion de signaler les actes de générosité et d'humanité de la Hollande à l'égard des infortunés réfugiés belges dans ce pays ; aussi prend-il plaisir à enregistrer aujourd'hui la bienveillance des autorités néerlandaises pour les soldats alliés dans les camps d'internement.

En effet, contrairement à certains bruits malveillants et intéressés, les soldats belges ne peuvent que rendre hommage à la bienveillante attention des autorités militaires, chargées de leur surveillance, qui font tout pour rendre leur séjour plus doux dans les camps d'internement. C'est ainsi qu'après avoir créé au camp d'Amersfort l'Université dont nous avons parlé dans un précédent numéro, elles ont, non seulement autorisé, mais encouragé la création de groupements artistiques et sportifs susceptibles d'occuper très agréablement les loisirs des internés.

Au camp de Zeist ont été fondés : l'Union Sportive Belge pratiquant les divers sports : boxe française, boxe anglaise, escrime, foot-ball, etc. ; un Cercle de gymnastique ; une Harmonie et une Fanfare ; un Cercle dramatique qui interprète dernièrement avec un parfait brio : *Messieurs les Ronds de Cuir*, de Georges Courteline et *Mais n'te promène donc pas toute nue*, l'hilarant vaudeville de Feydeau. Enfin des sociétés de mutualité, des cinémas, ainsi qu'une Ecole professionnelle créée par M. Buysse afin de permettre aux intéressés de s'instruire et de se parfaire dans leur métier. Il convient d'ajouter que des groupements de ce genre existent également dans les autres camps : tels qu'à Leeuwarden, Amersfort et Harderwijk.

Parmi les personnalités militaires néerlandaises s'intéressant particulièrement à tous ces groupements, il convient de citer : Son Exc. le général Knel, M. le colonel Oosterman, le major Rudolf, M. le premier lieutenant van Stockum, le lieutenant Brongdeest, etc. — A. R.

Leurs réquisitions à Anvers

Les Allemands continuent à dépouiller la Belgique de la façon la plus cynique. Leurs réquisitions illégales se chiffrent par des millions de francs à Anvers.

En effet, rien que dans cette ville, les Allemands ont enlevé : 5 millions de tourteaux, 4 millions de nitrate, 3 millions d'huile, 10 millions de caoutchouc, 20 millions de cuivre, 2 millions et demi de lin, 6 millions de laine, 2 millions de cacao, 2 millions et demi de riz, une valeur de 18 millions d'orge, de maïs et de froment. Enfin un stock de coton si important que le chiffre n'a pu être évalué.

Les autorités allemandes ont autorisé enfin, à titre d'essai, le service de télégrammes privés non chiffrés rédigés en allemand, en français ou en flamand ayant un caractère d'urgence, tels que les renseignements relatifs aux cas de décès ou de maladie. La taxe est fixée à 1 franc et le nombre de mots est d'un maximum de dix, adresse en sus. D'ailleurs, toute dépêche doit être autorisée par l'autorité militaire et revêtue d'un sceau et d'une signature.

Le portrait du roi Léopold I^{er}

Les Allemands ont enlevé du palais des Académies à Bruxelles, pour l'envoyer en Allemagne, le grand portrait du roi Léopold I^{er} peint par Dewisme et que le gouvernement belge avait acheté pour 120.000 francs.

CONSTIPATION
et ses conséquences
GRAINS de SANTÉ du D^r FRANCK
1 ou 2 grains avant le repas du soir.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Carnet de la Femme

LES ROBES D'APRÈS-MIDI

Peut-on appeler ainsi les robes de taffetas, d'éta mine ou de cachemire de soie qu'on fait cette saison et qui permettent de quitter le tailleur dès que la température s'élève un peu trop ? La robe d'après-midi est, en général, une robe un peu habillée, et, cette année, il ne convient d'avoir l'air « habillé » en nulle circonstance. Il n'y a aucune réception, naturellement ; si l'on fait des visites ou si l'on déjeune chez des amis, c'est vêtue avec la plus extrême simplicité qu'on le doit faire. Plusieurs femmes demandent s'il convient de « s'habiller » pour une première communion ; mais non, même pas pour cela. Comment, pendant que les papas sont au front, donnerait-on quelque solennité à la première communion ? Ni toilette, ni réception. C'est là une question de tact et de décence tout à fait élémentaire, et les proches parentes de l'enfant porteront un tailleur ou une petite robe simple, facile à mettre dans la rue, tout l'été, et c'est tout aussi bien.



Robe de taffetas prune

Pour ces petites robes, le taffetas est grand favori ; il est léger, pas fragile, mais, hélas, non plus pas toujours solide, quel que soit le prix qu'on le paie. La jupe sera, comme pour le tailleur, assez écourtée, mais pourtant sans exagération ; taillée en forme ou bien montée à fronces ou à plis. Les empiècements jusqu'aux hanches permettent des combinaisons ne grossissant pas trop et facilitent la transformation des robes de l'année dernière.

Pour tirer parti des robes un peu démodées, le mélange de deux tissus offre beaucoup de facilité, et les quilles, volants, doubles jupes se prêtent à ces mariages de tissus différents.

Voici une robe à double jupe, en taffetas prune ; les ourlets sont maintenant par sept rangs de ganses faits à même l'étoffe ; le corsage drapé et froncé devant sur les mêmes ganses s'échancre sur une blouse de linon blanc à grand col rabattu fermé par une étroite cravate de moire noire. Des parements de linon blanc, assez larges et évases comme ceux des nurses anglaises, mettent une note très nette au bas des longues manches ; car, avec l'été, nous sont revenues les manches longues. Anomalie de la mode qui ne nous surprend pas, mais il faut avouer que ces manches longues donnent, avec leur manchette de lingerie, un air de simplicité soignée aux robes très simples qu'on porte cette saison.

La seconde robe est en voile, à carreaux bleus et blancs, coupé de bandes de satin marine : ces straps, cercueils, ourlets ou plis religieux permettront d'élargir les robes trop étroites, en les remontant autour de la taille. Le corsage est une sorte de casaque à larges emmanchures, échancrée et ouverte sur une blouse de même tissu que la jupe ; col et manchettes d'organdi. Il n'est actuellement pas une robe qui n'ait une encolure blanche ; les unes sont complètement montantes, les autres demi-ouvertes devant ; quelques-unes ont l'air d'être un peu déboutonnées ; quelques autres, très amples, sont simplement frangées autour du cou par une cordelière à la paysanne.

Jeanne Farmant.



Robe de voile bleu et blanc.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

La journée historique de Gênes

[SUITE DE LA PAGE 5]

Il fut homme, homme entre les hommes. Et vous l'avez vu, ô très saints vieillards, vous l'avez vu de près, comme Véronique vit le Christ dans la Passion. Sa figure véritable est imprimée dans votre âme comme dans le suaire la figure du Sauveur. Aucune ombre ne la ternit.

Il sourit. Vous l'avez vu sourire ! Dites-nous le sourire de sa vaillance. Ouvrez-nous votre cœur et montrez-nous ce miracle humain. Chacun de vous aurait voulu mourir dans l'instant même de cet éclair.

Ce lieu même où nous sommes, il le traversa ; avec ses pieds de marin, il le foula en tenant sur l'épaule son épée dans sa gaine. Il leva les yeux pour voir si Arcure, son étoile, brillait.

Vous avez entendu sa voix fatiguée plus tard dans le silence de l'acalmie, sur l'eau pleine de ciel. L'un de vous l'a-t-il vu rompre son pain sous l'olivier de Calafimi ?

Mais qui de vous était près de lui, lorsqu'il parut qu'il cherchait la mort sur un des sept cercles du désespoir ? Avez-vous alors entendu sa voix d'archange ?

Il dit : « Ici l'on fait l'Italie ou l'on meurt. »
A lui qui est dans le futur : « Ici on renaît et on fait une Italie plus grande », dit aujourd'hui la foi de l'Italie.

Et voici les héros de l'Argonne, morts dans les rangs de l'armée française :

Lorsque dans la forêt épique de l'Argonne tomba le plus beau des six frères de la race léonine, on rendit les honneurs funèbres à son jeune corps qu'au delà de la tranchée son courage avait multiplié à l'égal du nombre ennemi.

Les poètes crurent que les quatre fils Aymon étaient descendus des Ardennes pour porter sur les épaules le cercueil du chevalier tyrrhénien.

L'ainé, qui m'écoute, celui qui a le grand front, s'avance dans le champ carré où d'autres parmi les nôtres gisaient morts dans une longue ordonnance ; il s'inclina, remua la terre, en prit une poignée et dit :

« En renouvelant un usage de notre antique nation, sur ces chers compagnons qui donnaient leur vie à la libre France et leur dernier désir à l'Italie dans l'épreuve, nous laissons tomber cette fraîche terre pour que puisse germer la semence. »

Alors l'esprit de sacrifice apparut à la nation émue. Enfin, c'est la vision d'un avenir radieux, l'appel aux âmes italiennes :

Il avait voulu, ce chef d'hommes, un bûcher sur son rocher, pour que sa dépouille mortelle y fût consumée, que la triste enveloppe devint cendres ; mais on ne l'alluma pas.

Ce qu'il demande aujourd'hui, ce n'est plus un bûcher d'acacias, de lentisques ou de myrtes, mais d'âmes viriles, d'Italiens. Il ne veut rien d'autre.

Et l'esprit de sacrifice qui est son propre esprit, qui est l'esprit de celui qui donna tout et n'eut rien, demain criera sur le tumulte de l'incendie sacré :

« Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, donnez-le à l'Italie flamboyante ! »

O bienheureux ceux qui ont le plus, parce que plus ils pourront donner, plus ils pourront brûler !

Bienheureux ceux qui ont vingt ans, une âme chaste, un corps bien trempé, une mère courageuse !

Bienheureux ceux qui, attendant et espérant, n'ont pas gaspillé leur force, mais l'ont gardée dans la discipline du guerrier !

Bienheureux ceux qui dédaignèrent les amours stériles pour être vierges à ce premier et dernier amour !

Bienheureux ceux qui, ayant dans la poitrine une haine enracinée, l'arrachèrent avec leurs propres mains pour pouvoir l'offrir comme une offrande !

Bienheureux ceux qui, ayant jusqu'à hier crié contre l'événement, acceptèrent en silence la suprême nécessité et ne voudront pas être les derniers, mais les premiers !

Bienheureux les jeunes qui sont affamés et assoiffés de gloire, car ils seront rassasiés !

Bienheureux les miséricordieux, car ils auront à essuyer un sang resplendissant, à panser une douleur rayonnante !

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ; bienheureux ceux qui reviennent avec la victoire, car ils reverront le visage nouveau de Rome, le front de nouveau couronné de Dante, la beauté triomphale de l'Italie !

Les dernières « strophes » du discours sont accueillies par un déchaînement d'enthousiasme. C'est comme un cri de guerre qui gronde à l'infini, face à la mer calme. On comprend que la présence du roi et du gouvernement eût été, à cette minute solennelle, le geste définitif et sans appel : Gênes manifeste ; Rome se recueille. Mais l'Italie entière est debout, et vibre à l'unisson.

Le salut de Quarto

Aussitôt que les acclamations lui permirent de se faire entendre, le maire de Quarto prit la parole en ces termes :

Au nom de la commune de Quarto, je reçois ce monument que le peuple consacre par la main de ses représentants après le discours de son poète. J'affirme que les citoyens de Quarto n'oublieront jamais la solennité de ce jour. Cette cérémonie n'était pas inutile parce qu'elle permet à l'Italie de bien augurer de ses destinées futures.

Aux survivants de l'épopée légendaire, la nouvelle génération a l'orgueil de dire que l'esprit de l'Italie est toujours le même, toujours prêt à obéir à l'appel du devoir et à suivre l'exemple des courageux anciens.

Après le discours du maire de Quarto, un imposant cortège, formé de 418 sociétés précédées de leurs drapeaux, parmi lesquels on remarquait 27 bannières d'universités, défila devant le monument.

au pied duquel étaient massées les musiques qui jouaient des marches entraînantes.

Le maire termina son discours en saluant les Mille et tous les assistants et en criant : « Vive le capitaine immortel ! Vivent les Mille ! Vive l'Italie ! »

Un hommage français

A l'issue de la cérémonie, nous nous rendons au banquet offert par la municipalité. M. Gustave Rivet y apporte l'hommage de la France, qu'il exprime en italien, aux applaudissements unanimes de l'assemblée. Voici les principaux passages de son discours :

Je suis heureux de m'associer à la fête par laquelle vous célébrez l'anniversaire du départ des Mille glorieux, sous la conduite de leur chef immortel.

Mais nous, Français, nous avons à ajouter à votre joie l'hommage d'une reconnaissance infinie pour votre héros et pour sa famille.

Garibaldi ne vous appartient pas à vous seuls, car partout où il y a eu des faibles opprimés, des peuples asservis, il s'est armé pour les délivrer. Il a été le soldat du droit, le paladin de l'humanité, et nul cœur français ne peut oublier que dans nos douloureuses épreuves, lorsque en 1870 nous avions à lutter contre un redoutable ennemi, la France, abandonnée de tous, vit arriver à son secours Garibaldi et ses deux fils, qui venaient lui apporter le réconfort de leur prestige et de leur vaillance.

C'est pour nous une dette sacrée que notre reconnaissance ne saurait jamais payer.

Et, hier encore, alors que nous subissions les attaques formidables du même ennemi, n'avons-nous pas vu les petits-fils de Garibaldi, fidèles à la tradition du grand ancêtre, accourir pour combattre avec nous ? N'avons-nous pas eu la joie de voir les six fils de Ricciotti lutter à nos côtés pour la liberté ? N'avons-nous pas vu Bruno et Constante tomber, hélas ! sur notre territoire envahi, et arroser de leur sang généreux la terre de l'Argonne ?

Ce sacrifice n'a-t-il pas renouvelé les journées de Magenta et de Solferino, où le sang français de mêlât au sang italien ? et n'est-ce pas un nouveau lien qui nous attache à la noble Italie ?...

Je ne saurais dire quelle joie nous avons ressentie quand nous avons vu, au début de cette affreuse guerre, votre généreux pays affirmer que l'Italie et la France ne pouvaient être ennemies. Et, pour remerciement, je n'ai qu'un souhait à formuler : c'est que pour vous soit bientôt achevée l'œuvre commencée en 1859 et que tous les rêves de la grande Italie soient réalisés.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

En terminant, M. Rivet boit à l'Italie, « à cette terre des glorieux souvenirs », à notre aïeule du Rinascimento, que nous aimons à nommer la Nation-Sœur.

Une grande victoire russe au Caucase

PÉTROGRAD, 4 mai (Communiqué de l'état-major du Caucase). — Le 2 et le 3 mai, dans les régions du Transthorokh et d'Olti, des engagements sans importance ont eu lieu.

Dans la région de Khoi et de Dilman, nos troupes, après un combat de trois jours, ont pris l'offensive d'une façon énergique contre le corps turc de Khalil bey et lui ont infligé une défaite complète.

Les pertes turques peuvent se mesurer par ce



fait que plus de 3.500 cadavres ont été trouvés sur le champ de bataille.

Dans le seul secteur du centre de la ligne de combat, sur un front de 800 pas, on a relevé 900 morts.

A Dilman, nous avons pris une ambulance turque avec son personnel au complet.

La poursuite de l'ennemi en fuite continue.

La sanglante défaite du corps de Djévet pacha

PÉTROGRAD, 5 mai. — On donne les détails suivants sur la défaite du corps de Djévet pacha qui avait tenté d'envahir la région de Dilman et Khoi et d'en déloger les Russes.

Djévet pacha avait sous ses ordres 30.000 hommes de troupes fraîches. Il se rua en masse sur les Russes dans une attaque acharnée.

Les Russes, quoique numériquement plus faibles, tinrent ferme et laissèrent approcher l'ennemi qu'ils repoussèrent à la baïonnette à chacune de ses attaques. Passant ensuite à une contre-attaque générale, ils culbutèrent l'ennemi épuisé par une lutte stérile.

Les Turcs se retirèrent en désordre. Au nombre des prisonniers se trouve le célèbre Simko, chef des Kurdes de la région d'Ourmia, qui était aveuglément obéi par les tribus qu'il commandait. — (Havas).

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

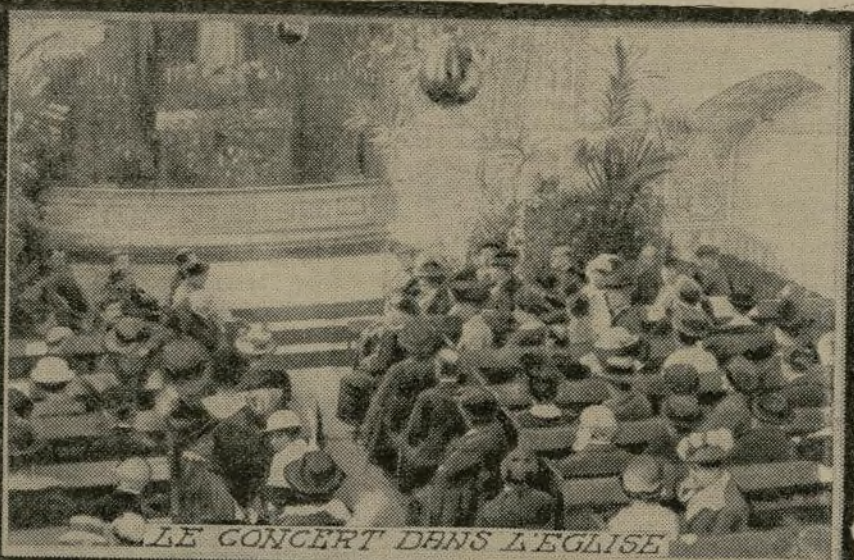
Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

Une fête à l'ambulance Suédoise



M. GILDENSTOLPE (X)
ET LES BLESSÉS DE L'AMBULANCE



LE CONCERT DANS L'EGLISE



UN DORTOIR
DANS LA SALLE DES CONFÉRENCES



UN GROUPE DE BLESSÉS ET LEURS INFIRMIÈRES

Marai dernier, avait lieu, à l'ambulance suédoise, une fête pour les blessés, sous la présidence de M. Gyldenstolpe, ministre de Suède à Paris. Les nombreux auditeurs du beau concert, où furent entendus des artistes suédois et français, visitèrent les locaux et admirèrent le goût et le confort qui contribuent à faire de cette ambulance un modèle du genre.

TRIBUNAUX

Une vieille affaire. — La chambre des appels correctionnels, sous la présidence de M. de Valles, a rendu hier son arrêt dans l'affaire Chapiro-Neyssenssa, dont les origines remontent à 1907.

Cette année-là un M. Blazy ayant besoin de capitaux emprunta sur des titres de raffinerie de pétrole 66.000 francs à M. Neyssenssa, qui demanda cette somme à M. Chapiro. Plusieurs années après, M. Blazy étant mort, ses héritiers demandèrent, contre remboursement, à rentrer en possession des actions des raffineries de pétrole. MM. Chapiro et Neyssenssa déclarèrent alors les avoir vendues à leur profit, réalisant ainsi un gros bénéfice. Une plainte fut déposée au Parquet, qui aboutit à un non-lieu. En 1910, sur des faits nouveaux, l'information fut reprise et le tribunal correctionnel acquittait M. Neyssenssa et condamnait M. Chapiro à quatre mois de prison avec sursis. Le ministère public fit appel à minima et à nouveau l'affaire fut jugée hier. M. Neyssenssa fut condamné cette fois à treize mois de prison et 25 francs d'amende. M. Chapiro à huit mois de la même peine et à la même amende.

Tonneaux et pots de vin. — Avant la guerre, le garde des forêts Raynaud n'avait d'autres soucis que de faire la chasse aux braconniers. Vint le mois d'août, la mobilisation. Comme tous ses camarades Raynaud, avec le grade de caporal, fut appelé à une formation militaire spéciale : les chasseurs forestiers. Son détachement commandé par le capitaine André, comprenant 1.158 hommes fut cantonné à Ozouer-la-Ferrière. Le 25 septembre la troupe reçut l'ordre de pourvoir à sa subsistance par ses propres moyens. Raynaud, qui avait la confiance de ses chefs fut promu caporal d'ordinaire et chargé des achats, tandis qu'un de ses camarades, Boher, s'occupait des distributions. Au bout de quelques jours, le bruit se répandit que Raynaud majorait le prix du vin. Une enquête fut ouverte et le caporal Boher déclara qu'à sa connaissance le marchand de vin Privé vendait ses tonneaux 40 francs à Raynaud et les facturait 45.

Interrogé, le garde forestier reconnut avoir en effet reçu de M. Privé, à titre de gratification, 5 francs par hectolitre de vin acheté. Il toucha ainsi, avoua-t-il, 70 francs : 135 dit l'accusation, somme que, d'ailleurs, il remboursa à la caisse de sa formation.

C'est là, a déclaré le vendeur, une pratique courante. J'ai fait pour Raynaud ce que je fais pour les autres hôteliers des grands établissements.

Les deux hommes ont comparu devant le deuxième conseil de guerre ; M. Privé pour corruption de militaires par dons et présents, Raynaud pour vol. Après plaidoiries de M^{rs} Jean Bau et Philippe, ils ont été condamnés, le marchand à un an de prison et 200 francs d'amende, le caporal à neuf mois de prison.

Un audacieux cambrioleur. — Ancien élève, puis surveillant dans un établissement scolaire de Buzen-

val, René Lemaire, âgé de dix-sept ans et demi, s'engagea en décembre dernier au 13^e régiment d'artillerie, à Vincennes. Heureux et fier de son uniforme de soldat, il alla, le 2 janvier, à Buzenval, rendre visite à ses maîtres et camarades. Ceux-ci l'invitèrent à dîner, puis à coucher. Le lendemain matin, à leur réveil, trois des professeurs de l'institution constataient, non sans surprise, la disparition de leurs porte-monnaie. Le directeur du pensionnat, M. Leydier, immédiatement prévenu, interrogea Lemaire, sur qui les soupçons s'étaient portés ; le jeune homme nia énergiquement et prit la fuite par le parc, menaçant d'un revolver un professeur, M. Durand, qui s'était mis à sa poursuite était sur le point de l'arrêter. Les parents de l'artilleur, prévenus du fait, remboursèrent immédiatement, et l'affaire n'eut pas de suite.

Le 6 janvier, deux surveillants étaient de nouveau victimes de vols ; puis, dans la nuit du 7 au 8, un répétiteur, M. Bellanger fut réveillé en sursaut par le bruit qu'on fit en ouvrant une armoire à la tête de son lit ; il vit alors un soldat sans képi se sauver, longeant les lits. Il donna l'alarme. Ce fut, dans la maison, un branle-bas général ; mais le coupable ne put être découvert ; on eut seulement à constater de nouvelles disparitions de porte-monnaie et de montres. Les soupçons qui s'étaient précédemment portés sur Lemaire devinrent une certitude. Une plainte fut déposée par M. Leydier, et, le 10, le soldat cambrioleur était arrêté à Versailles. C'est un petit bonhomme, aux cheveux noirs et ras, au teint rouge ; il fait piteuse mine sur les banes du conseil de guerre, et répond par monosyllabes aux quelques questions que lui pose le colonel Humbert. De son acte, il ne peut donner aucune explication.

M. le capitaine Monteil, dans son réquisitoire, ne s'est pas opposé à l'admission des circonstances atténuantes, le docteur Vallon, qui a examiné le prévenu, ayant conclu à une responsabilité atténuée, et puis aussi parce que la peine qu'en court Lemaire est celle de vingt ans de travaux forcés.

Après une plaidoirie émouvante de Mlle Germaine Picard, le conseil a condamné Lemaire à trois ans de prison.

MIEUX, MEILLEUR MARCHÉ

"AU CHATELET"

Etablissements ALLEZ FRÈRES - PARIS

Port franco France, dès 25 francs.

Nouvelles brèves

M. Poincaré au musée de l'armée. — Le président de la République, accompagné du général Dupargé, s'est rendu hier après-midi, à 3 heures, à l'Hôtel des Invalides, où il a visité, guidé par le général Niox, les nouvelles salles d'exposition du musée de l'armée.

Fleurbaix a encore été bombardée. — CALAIS (Dép. partic.) — D'une lettre reçue d'un habitant de cette localité, il résulte que Fleurbaix, qui eut déjà à souffrir des opérations militaires, a reçu encore, ces jours derniers, un certain nombre d'obus ; plusieurs tombèrent sur l'église, dont les orgues sont fortement endommagées. Quelques maisons particulières souffrirent également du bombardement.

La mission de M. P. Baudin au Brésil. — RIO-DE-JANEIRO. — Après un voyage dans l'Etat de Minas-Geraes, la mission Baudin est partie pour Sao-Paulo et le sud du Brésil.

Accident mortel. — Rue Ernest-Renan, à Issy-les-Moulineaux, un tramway de la Compagnie Parisienne a tamponné un camion dont le conducteur, Jean Perret, soixante-cinq ans, 10, rue Charles-Marlinier, à Vincennes, a été tué.

Départ de transatlantique ajourné. — NEW-YORK, 5 mai. — Le départ pour l'Europe du transatlantique *Megantic*, de la Compagnie White Star, a été annulé. Il n'y aura pas de courrier pour l'Angleterre avant samedi prochain.

Mortel accident dans une aciérie. — (Dép. partic.) — Un jeune homme de dix-huit ans, Henri Boulanger, employé aux aciéries d'Outreau (Pas-de-Calais), était monté sur un échafaudage, lorsque, par suite d'un faux mouvement, il perdit l'équilibre et vint s'écraser sur le sol. Le malheureux, qui eut le crâne fracturé, expira peu après l'accident.

L'attaché militaire italien au quartier général russe. — LONDRES, 5 mai. — De Pétersbourg au Times :

« J'apprends d'une excellente source que le major Repolo, attaché militaire italien, est parti pour le quartier général russe comme représentant officiel de son gouvernement. »

Ecrasé par un train électrique. — CHERBOURG (Dép. partic.) — Un tragique accident, dont le second-maitre Gilles Le Bars, du front de mer, vient d'être la victime, est arrivé dimanche, vers 6 heures. Le second-maitre a été renversé par un tram électrique et littéralement écrasé. Le cadavre a été transporté à l'hôpital maritime. On procède à une enquête.

Noyé dans la Meurthe. — NANCY (Dép. partic.) — En se baignant dans la Meurthe, à Lunéville, un soldat d'infanterie a coulé à pic dans un trou profond de 5 à 6 mètres et s'est noyé. Le général commandant les troupes interdit dès lors toute baignade aux endroits non repérés.

L'incendie des cours de justice de Madrid. — L'incendie a pu être circonscrit dans la soirée ; mais le feu ne sera pas éteint, croit-on, avant une huitaine de jours. Les archives des audiences sont complètement détruites.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine Alexandra, accompagnée par S. A. R. la princesse Victoria, a quitté Marlborough-House, hier dans l'après-midi, pour faire un court séjour à la campagne. (New-York Herald.)

— L. L. M. le roi et la reine d'Espagne, les infantes Isabelle, Louise et Béatrix, ainsi que les infantes Don Carlos et Don Alphonse, sont arrivés à Aranjuez.

— S. A. R. la duchesse d'Aoste est arrivée à Naples, venant de Rome, où elle s'était rendue pour assumer sa nouvelle charge d'inspectrice générale des infirmières de la Croix-Rouge italienne. Elle était accompagnée de la marquise Torrighiani, née Fry. (New-York Herald.)

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Djurava, ministre de Roumanie en Belgique, est arrivé à Paris, venant du Havre.

INFORMATIONS

Le peintre graveur F. L. Schmidt, bien connu, servait en qualité de caporal au 1^{er} régiment de la légion étrangère. La médaille militaire lui a été, ces jours derniers, solennellement remise à l'hôpital Saint-Maurice par le colonel Pichot, en présence de deux compagnies de la place de Vincennes et d'une délégation de vétérans de 1870.

— Le caporal Raymond Bouysy (classe 1914) est promu sergent et cité à l'ordre du jour de l'armée, avec la mention : « A traversé à plusieurs reprises un terrain découvert battu par un feu très violent de l'artillerie, puis, placé à un poste avancé dangereux, s'y est maintenu pendant un jour et une nuit avec sa demi-section. »

— L'Académie des Sciences de Portugal a conféré sa croix d'or à S. M. Albert 1^{er}, roi de Belgique, pour « services rendus à la société. » (New-York Herald.)

MARIAGES

— On annonce le mariage de M. André Simon, conseiller général de Seine-et-Oise, avec Mme E. Roger.

— Nous apprenons de Montevideo le mariage de Mlle Elisa Bachi, fille de M. Antonio Bachi, ancien ministre des Affaires étrangères de l'Uruguay, avec M. Carlos Robaina.

— Dernièrement a été célébré le mariage de M. Paul Legrand, commissaire de police du quartier du Jardin-des-Plantes, avec Mlle Marguerite Joubin.

— En l'église Notre-Dame-de-Lorette a été béni, samedi, le mariage du capitaine Dupont avec Mlle Emilienne Thomas.

NAISSANCES

— Mme Raimé-Pagès, née Delaitre, vient de mettre heureusement au monde, à Madrid, une fille qui a reçu le prénom de Jacqueline.

— Mme V. Coupry est mère d'une fille appelée Marie-Aimée.

— Mme Alfred Wilmar, dont le mari est actuellement mobilisé, a mis au monde un fils qui a reçu les prénoms de Jacques-André-Raymond.

— Mme Pierre Moret de Rochepré, née de Kergariou, a donné le jour à une fille qui a reçu le nom d'Antoinette.

— Mme Maurice Clément, femme du capitaine d'artillerie actuellement au front, a mis au monde, à Grenoble, un fils : Georges.

— La vicomtesse Augustin d'Humières est mère d'un fils qui a été appelé Jean.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. Winter, directeur de l'Institution des Jeunes Aveugles. Il fut le secrétaire de M. Clemenceau et ensuite directeur de son cabinet au ministère de l'Intérieur de 1906 à 1909.

De M. Robert Vignon, lieutenant de territoriale, tombé à l'ennemi, fils de M. Paul Vignon, conseiller honoraire à la Cour d'appel, et gendre de M. Bollaert, ancien magistrat parisien.

De M. comte Bagé, décédé le 2 mai, en son château de La Borde, à Cour-Cheverny, dans sa cinquante et unième année. Il était conseiller municipal de cette commune, faisait partie des grands cercles et notamment du Jockey Club et était le frère de la marquise de Ferrières, décédée récemment.

De M. Henri Gerget, le jeune peintre de grand talent, tué dans l'Argonne. Il avait été cité à l'ordre du jour de l'armée.

De M. lieutenant de vaisseau André Dubois, mort à son poste, le 27 avril, à bord du Léon-Gambetta. Il était le fils de M. Virgile Dubois, administrateur de l'enregistrement, décédé, et de Mme Dubois.

De M. sculpteur Julien Lorieux, tué dans l'Argonne d'un éclat d'obus, à l'âge de trente-neuf ans. Elève de J. Perrin, de Falguière et de Mercié, prix de Rome, lauréat de la bourse de voyage, il avait obtenu, en 1907, la première médaille au Salon des Artistes français.

De M. Ernest Hovine, ingénieur des arts et manufactures, décédé en son domicile, 75, rue du Rocher.

De M. Charles Beckerich, membre du bureau du syndicat des courtiers représentants de Reims, membre de la société des Alsaciens-Lorrains de Paris et de Reims, décédé 44, avenue Kléber, à l'âge de cinquante-huit ans.

De M. Jacques Lévy, professeur au collège Sainte-Barbe, sergent mitrailleur, tué à l'ennemi.

De la baronne de Gail, née Le Bas du Plessis, décédée à Châtillon-sur-Seine. Elle était la mère du lieutenant-colonel de Gail, du commandant Jean de Gail, de M. François de Gail, tous trois actuellement au front, et la belle-mère de M. Albert Henriet, ainsi que du général marquis de Broissia.

Communiqués

— Aujourd'hui, à 14 heures de l'après-midi, les Amis de Paris visiteront l'Ecole Estienne (Ecole du Livre), 18, boulevard Auguste-Blanqui, reçus et guidés par M. G. Lecomte, directeur de l'Ecole.

— Le comité du « Pistolet » a voté, à l'unanimité, la radiation de ceux de ses membres dont les nations sont en guerre avec la France.

— Les réfugiés de la Somme et les membres de la Picardie se réunissent chaque dimanche, de 3 à 5 heures, au Café Voltaire, place de l'Odéon, où ils trouvent les listes des prisonniers, des rapatriés et des nouvelles du pays.

Les autobus à Paris

Les Parisiens ont une prédilection marquée pour leurs autobus, et ils les réclament à grands cris.

La C. G. O., de son côté, serait satisfaite d'en mettre quelques-uns en circulation. Quatre lignes seront prochainement en fonction. Deux sont décidées : Bati-gnolles-Clichy-Odéon et Trocadéro-Gare de l'Est. Aujourd'hui, la commission municipale désignera les deux autres.

Quant à la date exacte de la mise en service de ces quatre lignes, on ne peut pas la préciser : vers fin mai... ou dans le courant de juin. Si les autobus, d'un modèle nouveau, sont prêts, il y a lieu de tenir compte de la pénurie de personnel : machinistes (pour employer le terme de la C. G. O.), conducteurs, mécaniciens, etc., et il faut avant tout que l'autorité militaire se soit entendue avec la C. G. O. pour lui rendre quelques-uns de ses dépôts qu'elle occupe actuellement.

Patientons donc encore quelques semaines !

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — Dimanche, en matinée, *Carmen*, avec Mlle Germaine Bailly, sera accompagnée de *Sur le Front*, un nouvel épisode de poignante actualité qui réunira la *Franc-taise*, de Miguel Zamacoïs, musique de Camille Saint-Saëns, chantée par M. Albers, et la *Marseillaise*, jouée par Mlle Chénal, avec la marche de *Sambre-et-Meuse* et les sonneries militaires de nos jours.

A l'Odéon. — Le huitième et dernier festival de musique française aura lieu samedi prochain, à 2 heures 1/2, et comprendra l'audition intégrale du *Détente*, de G. Saint-Saëns, chanté par Mlle Madeleine Bonard, Mlle Martinelli-Jobert, MM. Plamondon et Jean Rader. M. Xavier Leroux dirigera d'importants fragments de ses œuvres et accompagnera au piano Mmes Hégion-Leroux, Vallin-Pardo, MM. Fontaine et Henri Albers, qui seront ses interprètes.

Le programme sera complété par le deuxième concerto pour piano, de Saint-Saëns, joué par Mlle Lucie Caffaret ; la *Pavane pour une infante défunte*, de Ravel, et le beau poème symphonique de Léon Moreau : *Sur la mer lointaine*. Orchestre de l'Association des Concerts Pierre Monteux, soli et chœurs (100 exécutants), sous la direction de M. Armand Ferté.

A la Porte-Saint-Martin. — Ce soir, samedi soir, dimanche, matinée et soirée, quatre dernières du *Maître de Forges*. La belle pièce de M. Georges Ohnet bénéficiera jusqu'à la fin de son excellente distribution, à la tête de laquelle se trouvent MM. Jean Coquelin, Jean Kemm, Numès, Marquet, Praxy, Colzeau, etc., Mmes Nelly Cormon, de Pouzols, Marquet, Sabrier, André Pascal, etc.

La répétition générale publique de la *Petite Fonctionnaire*, d'Alfred Capus, aura lieu mardi 11. La location est ouverte.

JEUDI 6 MAI

La matinée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 13 h. 30, *Patrie*, *Hymne aux cloches de Pâques*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — A 13 h. 30, *le Jongleur de Notre-Dame*, *Cavalleria rusticana*, *les Soldats de France* Odéon (Tél. Gob. 11-42). — A 14 h., *les Précieuses Ridicules*, *le Menteur* ; conférence de M. Léopold Lacour.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Châtelet. — A 14 heures, *le Tour du Monde en 80 jours*.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 14 h. 45, *Durand et Durand*.

Gaité-Lyrique. — A 14 heures, *la Fille de Madame Angot*.

Gymnase. — A 14 heures, *la Commandantur*.

Grand-Guignol. — A 15 h., *la Halle, la Délaissée, le Bonheur*, *Gardiens de phare*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 14 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. *Revue av. Reine Darns*. Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — A 14 h., *le Maître de Forges*.

Palais-Royal. — A 14 h. 30, « 1915 », revue de Rip.

Renaissance. — A 14 h. 30, *Mam'zelle Boy-Scout*.

Théâtre Albert-1^{er}. — Relâche.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 14 h. 15, *Gillette de Narbonne*.

Vaudeville. — A 14 h. 30, *la Famille Pontbiquet*.

Tivoli-Cinéma. — A 14 h. 30, mat. ; à 20 h. du soir, *Amour et Patrie*.

Concerts Rouge. — A 15 h. 30, musique de chambre : œuvres de Mozart, Chopin, Fauré, Chausson, Saint-Saëns, Duparc, Jemain ; concours de Mmes Germaine Lefort, pianiste, et Andrée Famin, cantatrice. M. V. Gentil, Mme Colmans, M. P. Jurgensen et L. Ruysen. Prix : 1 fr. 25, 2 fr. 25, 3 francs.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, matinée à 14 heures, soirée à 20 heures : Deux Françaises ; le Coup du fakir. Merveilleuses vues en couleurs naturelles. — Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

La soirée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — Relâche ; samedi 8 mai, à 13 h. 1/2, répétition générale de *Colette Baudouche* ; à 20 heures, *Bérénice*, *Fais ce que dois* ; dimanche 9 mai, à 13 h. 1/2, *le Mariage de Figaro* ; à 20 heures, *Mademoiselle de Belle-Isle* ; lundi 10 mai, première représentation de *Colette Baudouche*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche ; samedi, à 9 h. 30, *Marouf* ; dimanche, à 13 h. 30, *Carmen*, *Sur le Front*, la *Franc-taise*, la *Marseillaise*.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — Relâche ; samedi 8 mai, en matinée, huitième et dernier festival de musique française ; en soirée, *la Vie de bohème*, avec l'intermède ; dimanche 9 mai, en matinée, *Henri III et sa cour* ; en soirée, même spectacle.

Châtelet. — Relâche.

Bouffes-Parisiens. — A 20 heures, *le Bouquet* ; causerie de M. Sacha Guitry ; la *Jalousie*.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 20 h. 45, *Durand et Durand*, vaudeville en 3 actes ; deux heures de fou rire (Prieur, de Bedis, Weil, Djalila, de Givry).

Gaité-Lyrique. — A 20 heures, *la Fille de Madame Angot*.

Grand-Guignol. — A 20 h., *le Rouge est mis*, *Gardiens de phare*, *la Petite Bossue*.

Gymnase. — A 20 h. 30, *la Commandantur*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 21 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. *Revue av. Reine Darns*.

Palais-Royal. — A 20 h. 15, *1915*, revue de Rip.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — Ce soir, à 20 h., samedi, dimanche (mat. et soir.), *le Maître de Forges*.

Renaissance. — A 20 h. 15, *Mam'zelle Boy-Scout*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 20 h., *la Dame aux Camélias*.

Trianon-Lyrique. — A 20 heures, *Véronique*.

Vaudeville. — A 20 h. 30, *la Famille Pontbiquet*.

Gaumont-Palace. — A 20 h. (voir programme matinée).

La MAISON DAVID bien connue
18, Rue de la Paix
ACHÈTE tous BIJOUX

LES SPORTS

FOOTBALL ASSOCIATION

Finale de la Coupe Scolaire. — Aujourd'hui se jouera, sur le terrain du Stade Français, à Saint-Cloud, la finale de la Coupe Nationale Scolaire de Football Association. Cette rencontre mettra en présence le Lycée Lakanal et le Collège Sainte-Barbe ; dernière épreuve de la saison scolaire, c'est un très beau match en perspective.

La Bourse de Paris

DU 5 MAI 1915

Le marché ne voit pas ses tendances se modifier de façon bien sensible. C'est la lourdeur qui domine dans les compartiments où les affaires restent très clairsemées, tandis que, par ailleurs, la fermeté ne se dément pas.

Au parquet, nos rentes et, avec elles, les actions de nos grands Chemins restent fort bien traitées, tandis que le Rio, qui détachait aujourd'hui son coupon de 40 fr. 86, abandonnait une légère fraction.

En banque, aucun écart de cours bien important n'est à retenir.

Nous laissons notre 3 0/0 perpétuel à 72,75, le 3 0/0 amortissable à 79 et le 3 1/2 0/0 à 90,90.

Aux fonds étrangers, l'Extérieure se voit réalisée à 85,80 et 85,60 ; Turc, 64,70 ; Russe 1906, ex-coupon, 91,70 ; 1909, 84,80.

Calme des établissements de crédit.

Parisi les grands Chemins français, le Nord s'avance à 1.395, l'Orléans à 1.145, Ouest 730, Est, ex-coupon, 779.

A la Préfecture de police

Par arrêté de M. le préfet de police, en date de ce jour, M. le docteur BORDAS (Frédéric), inspecteur général adjoint des services techniques d'hygiène à la préfecture de police, membre du conseil supérieur d'hygiène publique de France, est nommé inspecteur général de ces services, en remplacement de M. le professeur TROINOT, décédé.

Le poste d'inspecteur général adjoint est supprimé.

Les Docteurs

du gd Etablissement Médical, 15, rue de Calais, soignent toutes maladies de 8 à 10 h. (Dim. de 9 à 12). Services par D^{rs} Spécialistes : Maladies des nerfs, de l'estomac, de la femme, des voies urinaires. Réponses gracieuses. Notices 0,50 timbres.

FEMMES GRATIS, le jeudi, SEANCES

PROCÉDÉ NOUVEAU, DÉTRUIT Duvets, Poils et Racines. LAV, 11, rue de la Liberté, Asnières-sur-Seine.

Pour se Guérir et se Préserver des

Rhumes, Toux Bronchites Catarrhes Grippe, Asthme

Tuberculose, Refroidissements, Maux de Gorge.

Pour se fortifier les Bronches, l'Estomac et la Poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET
Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.
Flac. 2'50¹⁰⁰ flacons. Envoi f^{co} c. mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris.

NE PRENEZ que

L'Aspirine

"Usines du Rhône"

pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 mgr.



photo

VIELLARDS CONVALESCENTS, ANÉMIÉS,

Si vous voulez recouvrer vos forces perdues, mettez-vous au régime du délicieux

PHOSCAO

(Spécialité française)

Le plus puissant des reconstituants conseillé par les médecins à tous ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

Le Phoscao est admis dans les hôpitaux militaires.

ENVOI GRATUIT d'une BOITE D'ESSAI
9, Rue Frédéric-Bastiat, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

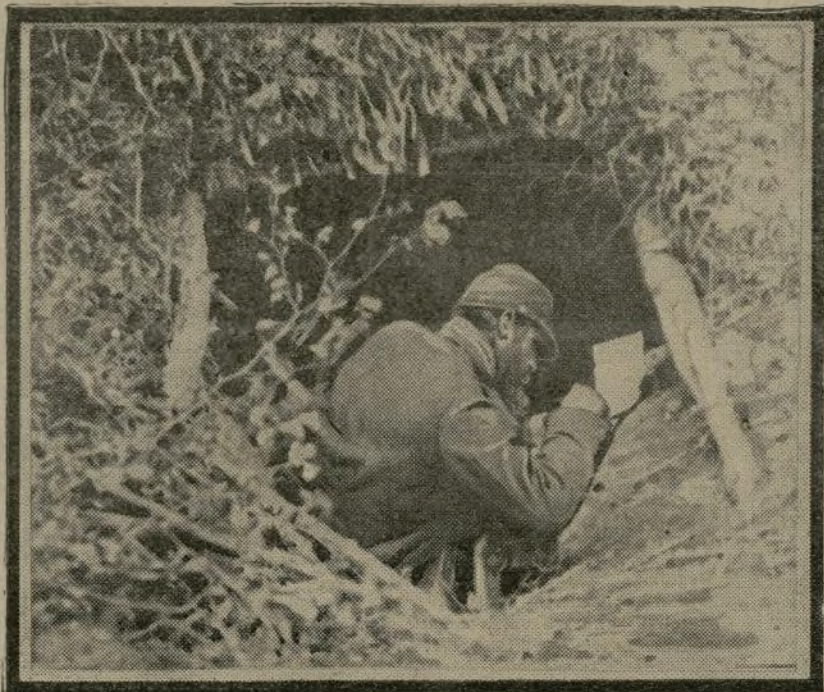
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Nos Echos Illustrés



OBUS ALLEMAND DE 135

Il tomba, sans éclater, sur les toits d'une verrerie et ira prendre place dans un musée de la guerre.



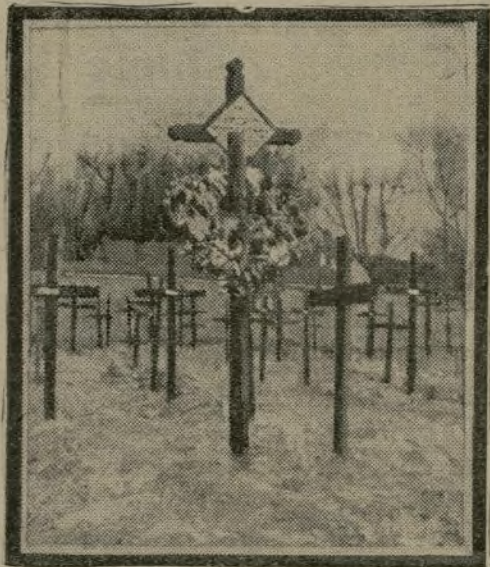
L'HEURE DU COURRIER

« Je t'écris à l'ombre d'un berceau de feuillage, l'oiseau chante et j'ai le cœur tout près de toi. Je prendrai un peu de terre à mes côtés pour sécher mon encre. Mon logis est charmant... »



I. DE DAORICHEWY

L'aviateur russe qui, depuis le 2 août, est engagé dans l'armée française.



LA TOMBE D'ALEC CARTER

Le jockey Alec Carter tomba au premier jour de la guerre. Des mains pieuses n'ont cessé d'entretenir sa tombe.



VON HINDENBURG EN 1871

Il était alors sous-lieutenant et fit campagne contre nous. S'il a pris du galon en quarante-quatre ans, il a quelque peu oublié les chemins qui mènent à la victoire...

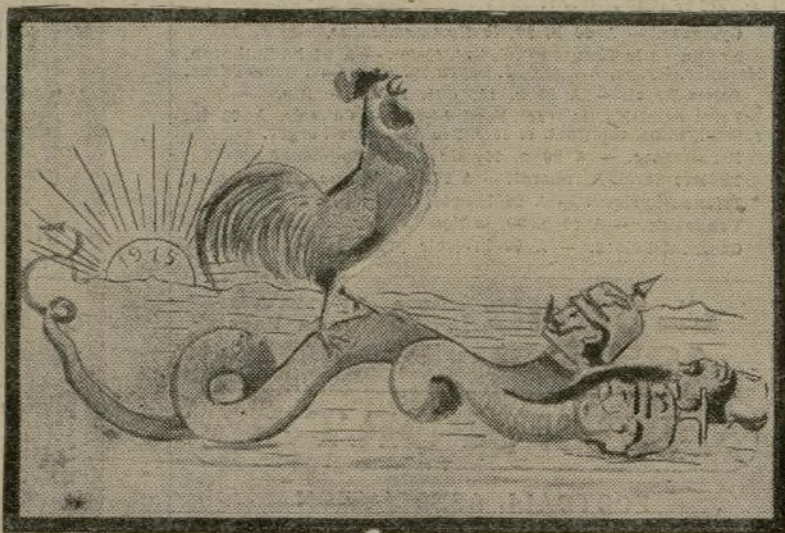


CLASSE 1929 !

Il n'a pas encore de moustache, mais, à la façon des aînés et bien que sans tabac, il fume déjà la pipe.



— T'es plus altéré que la vérité de tes communiqués. (Jean Recurt.)



Il était une fois une hydre monstrueuse qui voulait asservir l'Europe.



— Mon Dieu! que faire pour engraisser?
— C'est facile... Se faire faire prisonnier par les Français. (L. Mirk.)